

S. 1462656.

Alain MARLIAC

d DE LA PRÉHISTOIRE À L'HISTOIRE AU CAMEROUN SEPTENTRIONAL

Volume I

Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION

Collection ÉTUDES et THÈSES

PARIS 1991

Crates for B.F.S. Piece

45

Fig 5
110u8
(1)

Cet ouvrage a fait l'objet d'une thèse,
"Le Post-Néolithique en région sahélo-soudanienne : exemples camerounais",
soutenue le 5 janvier 1990, à l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne),
sous la direction de M. J. GARANGER,
pour l'obtention du doctorat d'état ès Lettres et Sciences humaines,

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 0767-2888

ISBN : 2-7099-1059-4 (Édition complète)

ISBN : 2-7099-1061-6 (Volume II)

© ORSTOM 1991



A Isabel et à Oriane

A Isabel et à Oriane

1992-2805
1992-2805

1992-2806 included in
1992-2805

H. DESCHAMPS (éditions) et G. VILLEMIN (préface) ont été chargés de l'ensemble d'entreprises de recherche et de publication qui ont abouti à la réalisation de ce travail. N. DAVID (Rennes) et J. L. DUCROT (Toulouse) ont assuré la révision technique.

AVANT-PROPOS

Centré essentiellement sur le Post-néolithique (ou âge du fer) au Cameroun septentrional, le travail élaboré dans les pages qui suivent, présente cependant cette période dans la totalité des temps préhistoriques. Cette mise en perspective vise deux objectifs apparemment différents :

1. Définition des cultures précédant l'histoire.

L'objet même de l'étude est vu comme une contribution à l'histoire des peuplements du Diamaré établie sur des bases pluridisciplinaires. Cette histoire, source d'affirmations identitaires, de parentés ou de différences apparaît comme la toute première priorité que l'archéologie, discipline majeure de la reconstruction historique, doit aussi assumer dans les meilleures conditions scientifiques.

2. Tableau général et comparatif des connaissances sur l'évolution de l'homme au Cameroun septentrional depuis la préhistoire la plus reculée.

Ces deux objectifs se rejoignent dans la mesure où les connaissances apportées seront **toutes** appropriées par les intéressés, au-delà du petit monde scientifique, puisqu'elles les concernent en tant qu'Hommes, hommes de différentes cultures, histoires et terroirs et hommes de pays en voie de développement.

La présentation du travail correspond, outre la nécessité de respecter le cadre général d'exposition des connaissances, à la mise en place réelle de la problématique qui a guidé la recherche une fois définie la hiérarchie des objectifs et les limites intrinsèques comme extrinsèques de l'objectif majeur.

Livre I - Contribution de la préhistoire à la connaissance des peuplements anciens au sud du lac Tchad

- I - La mise en place de la problématique
- II - Le cadre physique et humain
- III - La période de la pierre ancienne
- IV - Les gravures et le mégalithisme
- V - L'installation du Néolithique

Livre II - Le Post-néolithique ou âge du fer : les sites de Salak, Goray et Mongossi

- I - Le site de Salak
 - II - Le site de Goray
 - III - Le site de Mongossi
- avec pour chaque site :
- Situation
 - Exploitation du site

- Morphologie du site et datations
- Présentation et classification du matériel et des structures
- Conclusion
- Annexes : analyses diverses
- Illustrations

Livre III - Le Post-néolithique régional ou âge du fer au sud du lac Tchad

- I - Des matériaux aux cultures
 - II - L'extension territoriale et les modes de vie
 - III - De la préhistoire à l'histoire
- Annexes

- I - Calibration des datages ^{14}C
- II - Illustrations

Épilogue

Bibliographie générale

C'est-à-dire que le premier questionnement quelque peu implicite lié à notre formation, à nos limites personnelles, à l'état des problématiques dans la discipline s'est modelé sur le terrain en fonction de la nature de "l'objet archéologique", de la "demande sociale" et des moyens, entraînant un réaménagement des questions. Ce cheminement en boucle, très classique et dont le détail est éclairci au travers des différents chapitres de ce travail, ne dispense pas au moment de la rédaction d'ordonner les résultats. Le découpage choisi est volontairement large pour les périodes moins bien connues (Livre I, chap. III et IV) et plus précis là où il peut valablement l'être (Livre II).

Corollairement, la présentation de l'histoire des milieux (Livre I, chap. II) concerne essentiellement le sujet central traité aux Livres II et III. Les chapitres III et IV comportent chacun un exposé plus "sommaire" sur les paléoenvironnements concomitants. L'ensemble de ce travail a été exécuté dans le cadre des accords ORSTOM/ MESIRES (1), au sein de l'Institut des sciences humaines, Centre d'études et de recherches anthropologiques, station du Nord à Garoua, programme : "la Préhistoire du Cameroun septentrional" ; sous-programme : "le Post-néolithique ou âge du fer".

Remerciements

À cette occasion, il nous est particulièrement agréable d'adresser nos remerciements à toutes les personnes et institutions qui nous ont soutenu pendant nos années pionnières de recherche au nord du Cameroun dans la région du Diamaré.

Avant tout nous aurons une pensée respectueuse pour notre maître le professeur A. LEROI-GOURHAN (†).

Que ce soit en France ou au Cameroun, nous remercierons M. les directeurs généraux de l'ORSTOM : G. CAMUS, A. RUELLAN et P. TENNESON, les professeurs

(1) Ministère de l'Enseignement supérieur de l'Informatique et de la Recherche scientifique du Cameroun.

H. DESCHAMPS (†) et J. GARANGER, anciens présidents du Comité technique d'anthropologie de l'ORSTOM, le professeur J.-P. LEBEUF et Mme A. LEBEUF, directeurs de recherche au CNRS, pionniers de l'archéologie au nord du Cameroun ; le professeur N. DAVID (University of Calgary) ; MM. les responsables de l'ORSTOM au Cameroun : R. LEFÈVRE, L. PERROIS et P. MATHIEU ; nos collègues de l'ORSTOM : J. BOUTRAIS, M. GAVAUD, P. BRABANT, F. X. HUMBEL, B. FOTIUS, J. Y. MARTIN, M. FOURNIER et J. BARBERY pour sa collaboration à la cartographie des sites ; nos collaborateurs pour les dessins, les photos et les manuscrits : Mmes F. LEUILLER, M. REDURON, C. VENET, C. VACHELOT, A. AING, I. RANNOU, F. SEVERIN, H. GIANNITRAPANI et M. J.-C. LIGER.

Nous renouvelerons notre gratitude à M. J. GARANGER, professeur à l'université de Paris I, qui a accepté de diriger ce travail et remercierons :

Mme C. PERROT, professeur à l'université de Paris I,
Mme A. LEBEUF, directeur de recherche au CNRS,
M. J. DEVISSE, professeur à l'université de Paris I,
M. J. CHAVAILLON, directeur de recherche au CNRS,
M. J. BONNEMAISON, directeur de recherche à l'ORSTOM,

pour avoir accepté de faire partie de notre jury de thèse devant l'université de Paris I.

La direction de la recherche scientifique du ministère de la Coopération et nommément Mme T. PUJOLLE et M. J. RICHARD, ainsi que la Commission consultative des recherches archéologiques françaises à l'étranger trouveront ici l'expression de notre reconnaissance pour le soutien financier constant qu'elles nous ont apporté.

Au Cameroun particulièrement, nous remercierons :

- M. le ministre de l'Enseignement supérieur de l'Informatique et la Recherche scientifique,
- M. le ministre de la Culture,
- M. le directeur des Affaires culturelles,
- M. les directeurs de l'ONAREST et de la DGRST, institutions de recherche intégrées depuis, au sein du MESIRES,
- M. les directeurs de l'Institut des sciences humaines au sein duquel les travaux étaient réalisés et qui consentirent de gros investissements pour ce programme : MM. MBOUI, S. NDOUMBE MANGA et les professeurs E. LOUNG, W. NDONGKO et M. BWÉLÉ ; M. le directeur adjoint de l'ISH : M. P. MOBY ETIA.
- M. les chefs du Centre de recherches anthropologiques de l'ISH (CREA) : MM. E. SOUNDJOK, MBOT MBANJOK et P. DIKA AKWA ; M. E. GHOMSI, chef du département d'Histoire et d'Archéologie du CREA ; M. E. MOHAMMADOU, chef de la station Nord de l'ISH.

Nous joindrons à cette liste nos collègues :

- les professeurs M. NJEUMA et J. M. ESSOMBA du département d'Histoire de l'université de Yaoundé ; M. P. FRITSCH, ancien chef du département de Géographie de l'université de Yaoundé et enfin M. D. SOBA, directeur de l'I.R.G.M., notre ami depuis vingt ans,

- M. le gouverneur de la province de l'Extrême-Nord,
- M. les préfets de Garoua, Maroua, Ngaoundéré, Mokolo, Kousséri,
- M. les sous-préfets de Guider, Maroua, Bogo, Yagoua.

Nous ne saurions oublier l'accueil toujours si sympathique des autorités locales traditionnelles : le lamido de Petté, les lawan de Salak, Malam Pétel, Ouro Zangui, Mongossi, ni celui des ardo et djaouro de tous les villages qui nous ont accueilli ou vu passer sans que l'on puisse les nommer tous : Goray, Salak, Waalijam, Maza Djoiéwo, Bidzar, Figuil, Nanikalou, etc.

Comment oublier enfin ceux qui, sur le terrain ont participé à nos fouilles et prospections : B. PADEU, aide-technique à la station ISH-Nord, R. MOUNDOU, gardien du site de Bidzar, NDJIDDA de Salak, L. SENGUÉ de Bidzar, etc.

Avertissement

1. Selon les conventions actuelles les datations seront données :
AD : après le Christ
ad : id. mais non calibrées
BC : avant le Christ
bc : id. mais non calibrées
BP : avant le Présent (1950 pour le ^{14}C)
2. Les numéros des figures et cartes se réfèrent à chacun des trois livres de ce travail et, au Livre II, à chacun des chapitres.
Ex : fig. II. 5. : figure 5 du livre II.
3. Nous donnons en bas de page la transcription des quelques termes en langue peule passés dans le langage courant.

INTRODUCTION

La recherche préhistorique en Afrique australe a été largement menée par les ethnologues et anthropologues, qui ont essentiellement étudié la vie quotidienne des populations actuelles ou de la culture matérielle dans le contexte de l'âge du fer.

Une préoccupation importante est celle de l'origine des populations autochtones du Cameroun au Sud, avec des cultures qui sont à la fois archéologiques et ethnologiques. Ces dernières années il existe une tendance à l'archéologie préhistorique, où l'on se concentre sur l'origine des hommes et l'origine de leur culture. L'origine des hommes est un sujet de recherche très important, mais il n'est pas moins en fait un exercice de recherche pour la recherche archéologique préhistorique et ethnologique.

Livre I

Les connaissances actuelles sur l'origine des hommes et l'origine de la culture Nord montrant que l'homme a été introduit dans l'Afrique australe par l'occupation humaine. Différentes cultures ont été introduites dans l'Afrique australe.

CONTRIBUTION DE LA PRÉHISTOIRE À LA CONNAISSANCE DES PEUPLEMENTS ANCIENS

AU SUD DU LAC TCHAD

Il existe de nombreuses preuves archéologiques qui montrent que l'homme a été introduit dans l'Afrique australe par le site de Nok, qui a été identifié comme étant l'origine de l'homme. Ces formes de pierres petites sont utilisées pour faire des outils et des armes, et elles sont considérées comme étant les premières traces de l'homme dans l'Afrique australe. La contribution à la connaissance des ancêtres et des ancêtres est importante pour la recherche archéologique.

En conclusion, la recherche préhistorique en Afrique australe a été largement menée par les ethnologues et anthropologues, qui ont étudié la vie quotidienne des populations actuelles ou de la culture matérielle dans le contexte de l'âge du fer.

ABSTRACT

The research of prehistory in Africa has been mainly carried by ethnologists and anthropologists, who have studied the daily life of the populations of the present or of the culture material in the context of the Iron Age.

Consequently, a program of research on ancient populations has been proposed, which includes the study of the history of the ancient populations of the South of Africa. This contribution to the reading of the ancient populations shows that the ancient populations of the South of Africa, which have been studied by the ethnologists and anthropologists, are still under research at this moment.

Задачи для самостоятельной работы

RÉSUMÉ

La recherche préhistorique en Afrique tropicale si elle est concernée par le développement, envisagera essentiellement la période rattachable à l'Histoire, construite à partir des traditions orales et de la culture matérielle, c'est-à-dire le Post-néolithique ou âge du fer.

Une problématique de prospections et fouilles a été ainsi programmée sur un secteur du Cameroun du Nord en vue de définir les cultures qui ont précédé les cultures traditionnelles. Cette contribution à l'enracinement identitaire des peuples actuels ne peut, si l'on se remémore les débats en cours, faire l'économie de recherches plus lointaines sur l'origine des hommes et des modes de vie comme sur l'origine de l'Homme. Ce livre en fait un exposé de synthèse pour la région concernée présentée dans son cadre physique et humain.

Les connaissances actuellement disponibles sur le Paléolithique du Cameroun du Nord montrent une occupation post-acheuléenne entre ca. 50 000 BP et 10 000 BP, les occupations plus anciennes et plus récentes étant encore mal définies et mal datées. Différents des ensembles du bassin du Congo et des ensembles du Sahara, ces ensembles dits "douroumiens" et "GK" exhibent la technique du discoïde et dans un seul cas de surface la technique Levallois (Sanguéré).

Le Néolithique apparaît sous une forme tardive, vers 0, sous forme d'ateliers de taille de haches-houes avec poterie et outils sur os au site de Tsanaga. On ignore sous quelle forme il est en association avec une industrie à pointes de flèches appréhendable localement sous l'aspect d'indices ou avec les débuts de l'âge du fer.

L'art préhistorique attribuable sans dates absolues, au plus au Néolithique, est représenté par le site à gravures géométriques de Bidzar. Le mégalithisme existe sous forme de rares petits monolithes (Tinguelin) probablement récents. Ces données constituent les premiers jalons de la préhistoire régionale et de sa contribution à la connaissance des anciens et très anciens peuplements de l'Afrique centrale.

ABSTRACT

Prehistoric research in Tropical Africa if concerned by development will turn preferably towards those periods which can be linked with History established by oral traditions and by material culture studies, i-e towards Iron Age.

Consequently a program of survey and excavations has been planned over a zone of Northern Cameroon so as to define those cultures preceding traditional ones. This contribution to the rooting of to day's peoples identities, if current controversies are to be taken into account, cannot avoid researches upon the origins of peoples, ways of life, as well as researches upon the origin of Man.

The following part is a regional synthesis of data concerning remote peoplings, presented within its physical and human framework. The data at hand about North Cameroon Paleolithic show a post-Acheulian occupation between ca. 50 000 and 10 000 BP, the older and more recent occupations remaining still ill-defined and ill-dated.

The complexes termed "Douroumian" and "GK" differ from the comparable ones from the Congo basin and from the Sahara. They exhibit the discoidal technique with, in one surface case, the Levallois technique.

Neolithic occurs under a late form around 0 as lithic workshops providing axes-adzes together with pottery and bone tools at Tsanaga. Its association with a local arrow-head industry or with the beginnings of Iron Age, remains unknown.

Prehistoric art allocated without absolute datings at best to the Neolithic is represented by the geometric engravings of Bidzar. Megalithism occurs as small monoliths probably recent.

These data are the first landmarks for the regional prehistory and the first contribution of prehistoric archaeology to the comprehension of old and very old peoplings in Central Africa.

CHAPITRE PREMIER

LA MISE EN PLACE DE LA PROBLÉMATIQUE**I - PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE**

Si l'on peut parler dans l'évolution de l'Homme à partir d'un couple biosphère-culture, d'une libération progressive au fil des centaines de millénaires, libération se traduisant par la multiplicité de plus en plus grande des cultures, c'est-à-dire pour le préhistorien, la diversité des ensembles matériels qui en sont les vestiges, il reste impossible, sur des bases épistémologiques, de traduire la multiplicité des groupes identifiés en termes de préhistoire, par une multiplicité d'ethnies.

Si nous pensons que "*archaeology is archaeology, is archaeology*" (CLARKE D.L., 1968 : 13), c'est-à-dire qu'il est hors de question de sortir du "domaine de compétence" de l'archéologie, nous pensons aussi, les limites étant bien marquées que, en fin de compte paraphrasant G. WILLEY et P. PHILLIPS (1958) : "*archaeology is anthropology or it is nothing*" au sens :

1 - où les résultats acquis par l'archéologie, comme précisé auparavant, n'ont d'intérêt qu'interprétés en termes d'anthropologie.

Que cette interprétation soit délicate, très limitée parfois, d'échelle très petite ou, à différents niveaux des ensembles archéologiques, ne saurait être ignoré ; mais il reste que ce qui nous motive en dernière analyse sont les traductions éventuelles en termes d'histoire, de linguistique, de géographie humaine bref d'anthropologie au sens le plus large...

2 - où c'est "la théorie anthropologique", c'est-à-dire "*l'étude de l'homme tout entier... dans toutes les sociétés, sous toutes les latitudes dans tous ses états et à toutes les époques*" (LAPLANTINE F., 1987) qui détermine la mise en place d'une problématique archéologique. Cette théorie au travers des différentes "écoles", tendances ou spécialités, fournit une série de modèles dont on déduit des modèles applicables dans le champ de l'archéologie.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur l'évidence que ce sont les dernières périodes de la préhistoire qui ont vu les hommes jouir d'une libération de plus en plus grande avant d'aboutir aux dernières "secondes" (à l'échelle paléontologique) que nous vivons. Et c'est donc ces périodes où la variabilité des ensembles culturels peut le mieux être comparée aux ensembles connus de l'histoire et de l'ethnologie sous les concepts de peuples, ethnies, civilisations...

Ces deux prémisses d'ordre théorique confortées par la demande des hommes sur les terrains où nous exerçâmes notre activité d'archéologue (§ II de ce chapitre) et, dans le monde scientifique, par l'intérêt général des archéologues africanistes pour cette période dite collectivement "l'âge du fer", nous conduisirent au choix thématique au cœur de ce travail : l'étude du Post-néolithique (âge du fer).

Par rapport au terrain du Cameroun Septentrional, ce thème entraînait un premier objectif : définir la période à partir de corpus de données archéologiques suffisants.

Puis une série d'objectifs emboîtés :

- subdivisions éventuelles dans la période en fonction des cultures, datations, milieux dans le temps et l'espace ;
- comparaisons avec les données archéologiques relevant d'autres périodes ;
- comparaisons avec les données historiques et anthropologiques disponibles ;
- comparaisons régionales.

C'est donc l'acception chronoculturelle de la dénomination "Age du Fer/Post-néolithique" qui définissait l'approche par rapport à une périodisation des civilisations, schématisable en :

- * Paléolithique/âge de la pierre ancienne ;
- * Néolithique/âge de la pierre polie ;
- * Post-néolithique/âge des métaux, ou :
 - * Paléolithique : chasseurs-pêcheurs-cueilleurs ;
 - * Néolithique : producteurs (agriculteurs-éleveurs) ;
 - * Post-néolithique : producteurs et métallurgistes ;
 - : urbanisations, royaumes et empires.

L'appellation "Post-néolithique" dans ce dernier cas couvrait mieux le déroulement de l'évolution des producteurs depuis les domestications, la maîtrise de techniques métallurgiques, la croissance des groupes et de leurs échanges, l'apparition d'états et l'émergence à l'Histoire... Nous n'entrerons que subsidiairement dans la complexité des redéfinitions fréquentes de la périodisation des cultures préhistoriques depuis les anciennes nomenclatures (CLARK J.D., 1965 : 834 ; BISHOP W.W. et CLARK J.D., 1965) jusqu'aux plus récentes (CAHEN D., 1978) mieux adaptées au moins localement au terrain et aux données collectées jusqu'ici.

Superposés au premier objectif et décalés dans le temps, les objectifs suivants qui peuvent se résumer familièrement à "Comment faire de l'histoire avec de l'archéologie ?" ont été énoncés ensuite en fonction de la région d'application.

C'est le long de la bande des savanes qui s'étend du Sénégal au Nil que se sont établis quelques-uns des plus puissants empires africains (Ghana, Mali, Songhaï, Kanem-Bornou), chaque fois bien sûr dans une situation particulière et sur un fonds humain ancien particulier.

C'est cette particularité détaillée dans sa composante la plus ancienne qui peut être considérée comme notre problématique générale dans l'ensemble des recherches africanistes sur ces périodes "anté-historiques".

Le lac Tchad chevauche la frontière fluctuante de deux grandes écozones d'Afrique tropicale : le Sahel et le Soudan, zones interactives dans la mesure où toute modifica-

tion climatique et historique majeure de l'une avait une réponse plus ou moins retardée dans l'autre, le "Soudan" servant de refuge, réservoir, complément négatif ou positif aux activités des groupes du Sahel qu'ils soient, à partir de la grande sécheresse vers 4 500 BP, pasteurs ou cultivateurs. A noter d'ailleurs que l'interaction climatique n'était pas toujours en phase et, de plus, le lac lui-même jouait, lors d'oscillations mineures, un rôle régulateur puisque moins directement dépendant du régime des pluies sous sa latitude.

La part d'arbitraire relatif reconnue à tout choix, il était normal, que cette région, - centre de gravité bioclimatique d'une immense unité naturelle, placée à la jointure des axes supposés de la pénétration du fer en Afrique centrale et occidentale (1), lieu de passage de migrations multiples et plus ou moins légendaires (migration Kisra, STEVENS P., 1975), relativement peu connue dans sa partie sahélo-soudanienne -, ait attiré l'attention à la fois au plan archéologique (WULSIN F. R., 1932, GRIAULE M. et LEBEUF J. P., 1948, 50, 51 ; LEBEUF J. P., 1966) comme au plan de l'anthropologie culturelle.

Dans ce dernier domaine, une grande quantité de recherches ethnologiques et linguistiques anciennes ou récentes soulevaient le problème de l'histoire des ethnies, l'histoire des langues, l'histoire des techniques et même de l'histoire des milieux sous l'angle de leur domestication et modification.

Historiquement, aux confins du Kanem, Kanem-Bornou, Baguirmi, Mandara, Kororofa, cette étroite bande de terres variées désignée plus ou moins vaguement par les traditions orales de peuples lointains (Bachama du Nigeria, Bushongo du Zaïre) comme lieu d'origine ou de passage, zone de fragmentation linguistique importante entre trois grandes familles différentes, partie de l'aire supposée de la domestication des sorghos (STEMLER A.B.L, HARLAN J.R., DE WET J.M.J., 1975), cette région ne laissait pas de poser des problèmes historiques, théoriques multiples et passionnants.

Pour ce qui est de l'archéologie, les recherches pionnières de M. GRIAULE, J. P. LEBEUF et A.M.D. LEBEUF dans l'extrême-nord du Cameroun sur la civilisation Sao, de J.-G. GAUTHIER en pays fali et celles de N. DAVID (en 1968-70) sur la vallée de la Bénoué avaient laissé de côté la plaine du Diamaré qui, en quelque sorte, fait la jointure entre toutes ces zones. Nos recherches dans cette région furent suivies plus de dix à quinze ans après par celles de J. RAPP et A. HOLL en pays "Sao" et de M. DELNEUF sur le Diamaré où l'équipe s'augmentait entre 1987 et 1988 de trois jeunes chercheurs supplémentaires (archéologue, botaniste, pédologue) et de participants extérieurs (palynologue, géologue).

Déjà abordée par l'archéologie et l'ethnologie, la plaine d'extension du lac Tchad à l'Holocène moyen, c'est-à-dire l'aire "Sao", était bordée au sud du parallèle 11° N par le Diamaré totalement inconnu mais cependant partie complémentaire évidente du "monde Sao". En effet, bien qu'inexploré scientifiquement, le sud de l'aire Sao jusqu'à la Bénoué révélait des indices toponymiques comme culturels de l'influence ou de contacts avec ce qu'il était convenu d'appeler les "Sao". Sans proposer pour le moment

(1) A partir de Méroé selon HUARD P., 1966, SHINNIE P.L., 1967 ; à partir de l'Afrique du Nord selon MAUNY R., 1952 ; cf. aussi CALVOCORESSI C. et DAVID N., 1979 : 10.

une évaluation de ce terme, bien controversé (COHEN R., 1961 ; SHAW T., 1969 ; MARLIAC A., 1982a et d'autres...), on pouvait se poser la question de savoir quels peuples habitaient au sud, cousins ou différents des Sao, quels rapports avaient-ils entretenus, quelles étaient leurs civilisations, quelle fut leur contribution à l'émergence des empires, royaumes et ethnies locaux, et même de cette entité imprécise : les Sao ?

L'évolution historique sur les deux à quatre derniers millénaires en Afrique tropicale au sud du Sahara est implicitement toujours vue dans le sens Sahel-Soudan en raison de l'événement climatique majeur : le dessèchement du Sahara. *"The general trend appears to have been for peoples to move down in the subcontinent, at least in historical or protohistoric times, though this does not exclude the fact that important movements have taken place in the opposite direction, especially during the warmer and wetter climate that follows the end of the Pleistocene in the Sahara"* (CLARK J.D., 1962 : 2). Même aux périodes "historiques", notre région par exemple est plutôt la marche des empires du nord et du nord-est qu'un lieu autonome d'émergence... Il était tentant de voir au sein de "migrations" de direction générale nord/sud ou nord/est/sud/ouest quelles pouvaient être la composante sud et les influences sud-nord. A l'image de ce qui a pu être constaté chez les Peuls pasteurs pénétrant au Cameroun depuis l'ouest et empruntant sur leur passage nombre de traits aux populations autochtones (et parfois aux royaumes) pour ensuite dominer le pays (MOHAMMADOU E., 1983), on pouvait supputer d'autres lignes d'échanges plus égaux.

Cette entreprise, dont nous donnerons les conditions d'application par rapport au périmètre choisi (§ II de ce chapitre), exigeait que les définitions se fassent en termes de préhistoire et non en termes d'histoire ou d'ethnologie (MARLIAC A., 1982 : 29), à partir de modèles généraux d'ordre anthropologique et, compte tenu de l'acquis archéologique en Afrique, aussi d'ordre archéologique.

Les peuples de l'âge du fer en Afrique tropicale vivent en villages, exploitent le biotope comme producteurs essentiellement, possèdent une culture matérielle fondée sur la poterie, la vannerie, le bois et le fer, érigent des "cases" ce qui se traduit en termes d'anthropologie par :

- des accumulations d'habitats avec résidus plus ou moins bien conservés des objets et des différentes activités, des techniques pour les fabriquer plus les dispositions de ces objets et résidus en fonction des activités. Ces accumulations vont, dans l'absolu, de quelques restes (plus ou moins remaniés et nombreux selon l'activité, la démographie et les perturbations post-dépositionnelles) à des empilements de restes plus ou moins nets et imposants.
- des traces à différentes échelles et d'importances variables représentant l'emprise de l'habitat sur le biotope selon un schéma en forme d'auréole.
- des relations entre les objets sous l'angle synchronique déterminées par la stratigraphie horizontale (les structures) et ensuite entre les structures, le site et la zone d'emprise représentant, sous un aspect tronqué, les relations socio-économiques et culturelles internes et externes du groupe.

En termes de préhistoire, ceci se traduit par :

- des ensembles d'objets classés pour eux-mêmes et en fonction de la stratigraphie par site et groupes de sites ;

- des ensembles de structures classées pour elles-mêmes et en fonction de la stratigraphie par site et groupes de sites ;
- des datations de ces ensembles par la stratigraphie et les datages absolus ;
- des croisements de ces ensembles dans le temps et l'espace pour déterminer des ensembles plus grands à replacer dans les milieux ;
- plus des déterminations par les sciences de la nature de la relation groupes/milieux (flore, faune, sols, climats...).

Enfin, au-delà des objectifs précisés auparavant, d'autres objectifs d'ailleurs présents le long de l'exécution du programme comme la définition des modes de subsistance (domestications, pratiques culturelles, etc.), des organisations sociales (stratifications en "classes"), des échanges (matrimoniaux ou commerciaux, pacifiques ou belliqueux), des techniques, des terroirs, étaient visés dans les limites des méthodes et techniques employées et des moyens en hommes et matériels...

Cette armature "théorique" que nous venons de tenter d'expliciter s'est heurtée aux réalités du terrain, des hommes et des institutions... Un tel choc a un côté salutaire dans la mesure où la tentation existe d'une réification des modèles qui usurpent alors leur statut. On passe ainsi, sans le savoir, de la théorie à l'idéologie. De la première, les scientifiques savent parfois changer comme le recommande K. POPPER (1978) pour en énoncer une plus adéquate ; de la dernière, le poids des modes comme des institutions rend l'élimination risquée.

Dernière difficulté qui a des répercussions au niveau de la recherche bibliographique : le Cameroun, qui prend en écharpe le cœur du continent depuis le golfe de Guinée jusqu'au lac Tchad est placé soit en Afrique centrale soit en Afrique occidentale, soit en partie dans l'une (pour ce qui est de la zone au sud de l'Adamaoua), soit en partie dans l'autre (pour ce qui est de sa province ouest ou de la province de l'Extrême-Nord), soit même à part. Ceci, qui semble refléter son ancienne indépendance vis-à-vis de l'AEF et de l'AOF, montre bien que ses frontières ne correspondent à aucun découpage logique d'un point de vue bioclimatique comme d'un point de vue humain.

Mettant de côté l'association de la zone sud avec l'Afrique centrale, orientale et australe, pour ce qui concerne par exemple le problème des migrations bantou ou les caractéristiques écologiques, nous pensons que l'Extrême-Nord prend sa place dans l'immense unité naturelle du bassin du lac Tchad au moins pour les derniers millénaires. Plus loin dans le temps, il n'est pas impossible de réfléchir à des liaisons avec l'Afrique centrale par le sud du Cameroun ou la dorsale centrafricaine... Certaines traditions du sud (ALEXANDRE P., 1965), certains résidus linguistiques de la famille bantou (les jarawan bantou de la Haute-Bénoué ; cf. MARLIAC A. *et al.*, 1984 : 77) pourraient le permettre... Mais ceci est une autre histoire...

II - DES HYPOTHÈSES AU TERRAIN

Faire de l'archéologie en Afrique tropicale c'est entrer bien souvent de plein pied dans une histoire vivante.

S'il est bien sûr possible d'effectuer aussi des recherches sur les processus de l'hominisation dans ces régions - le chapitre III montrera à cet égard que le nord du Cameroun n'est pas dépourvu d'indices valables - c'est plutôt l'exercice d'une archéologie contributive de l'histoire qui sollicite dès l'abord... En effet, très souvent les vestiges d'occupations "récentes" sont là, nombreux, peu différents des objets actuels ou traditionnels, intégrés dans le paysage, de même que pris en compte positivement ou négativement par les groupes humains actuels. Ceux-ci sont utilisateurs comme manipulateurs d'histoires et sont donc demandeurs, consommateurs de données historiques. Cette demande apparaît d'ailleurs pour toute l'histoire de l'Homme à deux niveaux plus ou moins intégrés dans la conscience de chaque personne : institutionnel et personnel.

Ainsi, il faut avoir une histoire à confronter aux autres histoires prestigieuses où les autres peuples s'enracinent, se légitiment, s'identifient en tant que membres d'une "nation" ; il faut racialement acquérir une place respectable sinon prioritaire dans l'histoire et l'évolution des hominiens ; il faut enfin comme individu se référer à un terroir habité, à des anciens "valeureux" et identifiés que l'on pourra évoquer face aux "autres" pour dessiner les contours de son appartenance ethnique donc de sa personnalité et exister en toute plénitude.

Historien ou archéologue, on a affaire en permanence à ces demandes complexes dont on peut rapidement percevoir les implications socio-psychologiques et même politiques... Il n'est pas indifférent ainsi que les Habé (1) du Cameroun septentrional apprennent - s'ils l'ont oublié - qu'ils existaient, dominaient, étaient libres en tant que tels avant que leurs ultimes conquérants, les Peuls, les divisent, les razzient, les annihilent parfois en tant qu'ethnie, les surnomment Kirdi (ou Habé) et enfin les islamisent, certains jusqu'au point où ils ont perdu plus ou moins volontairement, leur propre passé.

Contributive de l'histoire, l'archéologie l'est ainsi dans différentes directions : histoire de l'Homme, histoire des races, histoires des peuples...

Il n'était pas dans nos objectifs d'élucider les rapports complexes que l'Histoire entretient avec le psychologique, le sociologique ou le politique, sauf pour ce qui est de la collecte et du traitement des données relevant de notre discipline et leurs utilisations ultérieures à d'autres fins.

On peut se poser en effet le problème de l'idéologie implicite qui préside à ce travail comme celui des idéologies qui manipulent ensuite les résultats.

Du premier, on se dégage en respectant les règles de la recherche scientifique dans son domaine, en particulier en éclairant ses choix théoriques et méthodologiques et publiant ses résultats au sein de la communauté africaniste.

(1) *habe*, pluriel de *kaado* : païen ; *kirdi* : péjoratif pour païen (Kanouri).

Le deuxième, qui en fait recouvre plusieurs types de manipulations, nous a conduit à privilégier une approche plus que d'autres. L'ensemble des manipulations exercées par les membres d'une ethnie pour l'affirmation de leur identité nous a paru légitime, même si entachées plus ou moins de récupérations pas toujours autochtones . Ces traitements variables selon les périodes, importants surtout sur les derniers siècles, sont de caractère universel et reposent en partie sur les conclusions auxquelles arrivent historiens et archéologues. C'est notre contribution historique qui nous a paru alors primer.

Cette participation concerne donc plus directement les quelques siècles humainement à la portée des vivants que les centaines de millénaires précédents pour lesquels la filiation revendiquée passe du niveau personnel, ethnique ou "national", à un niveau continental sinon parfois "racial" avec les avatars et les distorsions que l'on sait...

Le sous-titre de cette étude s'explique déjà en partie : contribution à l'histoire dont la limite conventionnelle est placée au XVIII^e siècle pour notre aire et dont la limite inférieure sera aux alentours du début de notre ère.

Cette thématique n'a pas été immédiatement choisie et suivie. Il est inutile de cacher que l'archéologue est tributaire de ce qu'il trouve et qu'il est donc amené à définir une problématique personnelle en fonction de la qualité des données récoltées. Un habitat acheuléen eût sans doute été exploité en priorité même si découvert par hasard au cours d'une campagne ciblée sur un autre thème ! Il est nécessaire aussi de souligner que le tout premier besoin du pays dans lequel nous travaillons était le repérage et la cartographie des "sites".

Il s'ensuit que la mise en place de notre thème s'est faite pour partie en cours de prospection.

Aux raisons de notre choix, expliquées auparavant succinctement s'est ajouté un choix "professionnel" : celui effectué au sein des questionnements principaux de l'archéologie africaniste. Parmi les quelques "grands problèmes" de l'heure : origine de l'Homme, néolithisations-domestications, urbanisations, étatisations, migrations, nous avons fait un choix transversal en incluant certains sous l'appellation certes un peu vague d'Histoire des Peuplements. Cette dénomination recouvre au mieux la demande sociale explicite ou implicite dont nous parlions plus haut en replaçant des thèmes un peu restrictifs dans la perspective générale où ils doivent être compris. Sauf à envisager un point particulier saisissable, on s'attachera d'abord à définir les cultures avant de définir leur niveau socio-économique (urbanisation, centralisation...), leurs déplacements, ou leurs échanges techniques et leurs évolutions...

Plusieurs raisons entrecroisées expliqueraient le choix du Diamaré au Cameroun septentrional : somme des travaux dans les sciences de la nature, dans les sciences sociales, lieu de passage stratégique le long de la bande des savanes aux abords d'un plan d'eau important sur des millénaires, zone de jointure entre des régions archéologiquement en cours d'exploitation, nous y reviendrons en détail au fur et à mesure, car, à partir d'un choix quelque peu arbitraire sur de si vastes étendues sub-sahariennes c'est au cours du travail de terrain que s'est effectué le balisage du périmètre effectif de la recherche.

A. Position théorique

La mise en place d'une problématique archéologique relève, pour peu qu'on s'observe et qu'on ne souhaite pas aligner *a posteriori* des objectifs/hypothèses sur des résultats réels, des deux démarches générales qui se sont disputé assez vigoureusement le champ de "l'archéologie théorique" ces dernières années : la démarche hypothétique-déductive et la démarche inductive...

En *terra incognita*, le balancement de l'une à l'autre est encore plus net soit qu'aucune connaissance ne préexiste (ou si peu ou mal formulée) dans le champ même de la préhistoire, soit qu'aucune ou très peu de données utilisables existent dans les champs anthropologiques connexes (ethnologie, linguistique, histoire, géographie humaine...). En réalité, bien sûr dans notre cas certaines données existaient mais soit dans le désordre, soit ordonnées mais isolées ou éloignées de l'aire géographique en question. C'est d'ailleurs cette présence de données inégales (littérature, rapports divers, études, archives de toute sorte, objets...) provenant même parfois de domaines scientifiques éloignés qui explique aussi ces allers et retours ou, tout au moins, une partie.

Le tableau que nous fournissons en 1973 (MARLIAC A., 1981a) illustre l'état des connaissances tel qu'il apparut à notre arrivée, augmenté à l'époque de sa rédaction des résultats de nos propres prospections. Que faire face à cet inventaire "à la PRÉVERT" : des haches-herminettes taillées sur ateliers de surface (inselbergs de Maroua), des ateliers de taille de grande étendue, avec tessons de poterie, affleurant les argiles durcies des berges de la Tsanaga à Maroua, des pièces "paléolithiques" en surface des dépôts dits "douroumiens", des gravures géométriques, des bifaces acheuléens et pré-acheuléens de vieille terrasse (Kontcha), etc. ? Nous avions là des faits bruts à partir desquels définir une stratégie, proposer des hypothèses mais leur généralité était telle et les résultats envisageables tellement isolés dans le temps et l'espace qu'il était préférable de tenter d'abord une approche globale de prospection générale forcément limitée d'ailleurs par les moyens disponibles (y compris le chercheur, lui-même isolé !) et par l'absence quasi totale de connaissances sur les milieux quaternaires et leurs évolutions.

Plusieurs points de départ apparaissaient cependant, comme les fils conducteurs parfois grossiers, d'une trame constituée des traces de peuplements anciens. Il nous a semblé justifié de nommer "trame" ce qui pourrait apparaître plutôt comme un empilement désordonné et décousu de morceaux de structures anthropiques et d'artefacts divers. En effet, et c'est l'objectif même de la prospection comme de l'étude archéologique, les résidus d'occupations humaines s'organisent dans l'espace, soit que des phénomènes géomorphologiques d'une certaine amplitude et durée les aient encaissés, soit qu'ils se distribuent dans tel ou tel paysage de la même façon, ou les trois à la fois... Ces "organisations" plus ou moins remaniées ou tronquées (ce que l'étude archéologique doit éclairer) révèlent à un certain niveau de généralité des constantes socio-culturelles dans un cadre environnemental donné ou des différences culturellement sensibles dans un espace temporel paléogéographiquement homogène.

C'est d'ailleurs selon ce cadre très général et souvent implicite que s'organise la prospection archéologique en terres peu connues... Mais si le Passé est présent dans les différents milieux, il est aussi présent dans le milieu anthropologique vivant, où il revêt

là aussi l'aspect d'une trame ou de plusieurs trames que la recherche ethnologique rétablit à partir des cultures matérielles, des traditions orales et différents traits des cultures existantes (rites, types de royauté, structures sociales, mythologies...).

Ces deux ordres de "traces" se recoupent en certains points : cultures matérielles, langues (toponymie, ethnonymie), pratiques pérennes diverses (pratiques culturelles, architectures, terroirs ; métallurgie, poterie, etc.) et ceci, bien évidemment avec une plus grande fréquence quand on se rapproche de l'Actuel...

Cette position interfaciale complexe où se trouvent les vestiges de même que leurs poids informatifs respectifs inégaux dans les différents champs scientifiques concernés interdit à l'archéologue de prétendre poser une hypothèse de travail autre que très générale... Il semble disproportionné de parler "d'archéologie sociale" ou "d'archéologie processuelle" quand on aborde des régions quasi vierges... Comme il semble présomptueux de vouloir résoudre le problème du passage, par exemple, du Néolithique à la période des métaux au Diamaré sans avoir auparavant trouvé des sites attribuables à ces périodes, les avoir fouillés et étudiés... Encore faut-il aussi que les sites en question aient fourni un matériau exploitable sous cet angle.

La mise en place d'une hypothèse de travail réelle passe obligatoirement par une cascade de propositions prospectives préalables faites à propos de la réalité archéologique, dans le cadre général des connaissances archéologiques régionales sinon continentales.

Ces "propositions de départ" que l'on peut certes qualifier d'hypothèses, que le terrain confirmera ou infirmera, empruntent au fonds commun des connaissances en matière de prospection archéologique. En vrac, et sans épuiser le sujet déjà bien traité, on recherche les points géographiques favorables (eau, défense, pêche, etc.), les sources de matériaux (silex, minerais, argiles pour potiers, etc.), les excavations naturelles (grottes, coupes, ravins, etc.) ; dans le domaine naturaliste, on recherche les formations quaternaires ; dans le domaine anthropologique, on relit les traditions orales, les généalogies ; dans le domaine linguistique, on s'intéresse à la toponymie ; dans le domaine géographique, on s'attache aux paysages humanisés (modélés, terroirs, flore)...

Ces propositions s'affinent et se resserrent au fur et à mesure de l'accumulation des connaissances jusqu'au point où une convergence de données assez dense autorise à préciser le champ réel à étudier à l'aide d'un modèle tiré du stock commun des modèles archéologiques d'occupation du milieu en question.

Car en fait dans la réalité, si l'ensemble des traces, "l'archéosphère", émerge à différents points plus ou moins largement au travers de la biosphère et du manteau géopédo-logique comme au sein de l'anthroposphère, c'est, bien sûr, le croisement de données d'ordres scientifiques différents qui assure les meilleures chances d'aboutir. Nous n'avons pas défini autrement notre propre programme principal. Nous verrons plus loin que la vocation première de notre Institut a fourni de plus quelques principes de choix.

Au sens où l'approche de ces différents "fils conducteurs" ou indices de peuplement est l'objet d'hypothèses générées à partir du fonds commun des propositions prospectives empruntées soit aux modèles connus d'occupation de l'espace soit au catalogue des exemples de découverte pour des régions similaires, on peut certes parler d'une position de départ hypothético-déductive mais leur niveau de définition est si banal que nous préférons parler de propositions dont nous donnons un exposé plus loin.

B. Hypothèses, prospectives et propositions

Que les données de la prospection collectées à différents niveaux (rapports d'administrateurs, courrier privé, notes de voyageurs, archives coloniales, renseignements oraux, enquêtes systématiques, travaux naturalistes, etc.) avec différentes techniques (photographies aériennes, télédétection spatiale, sondages...) soient d'ordres différents et intégrées sur la base des modèles classiques utilisés en prospection archéologique, on peut dégager en ce qui concerne le nord du Cameroun deux approches globales non exclusives par ailleurs :

1. Une approche “naturaliste” qui part de l'hypothèse que les industries anciennes se trouvent dans les formations “anciennes”. Cette approche fait essentiellement appel aux sciences de la terre, étant entendu que :

1 - plus on s'approche de l'Actuel, moins les vestiges sont profondément fossilisés jusqu'aux périodes où ils sont seulement déposés ;

2 - les phénomènes anthropiques sont discontinus dans le temps et l'espace, éventuellement uniques par rapport aux phénomènes géopédologiques ;

3 - le gisement des vestiges est non seulement sous conditions géopédologiques mais aussi anthropiques et, parfois, totalement.

A partir de cette hypothèse, les prospections consisteront à inventorier et examiner les formations classées quaternaires. On inférera à partir d'une certaine régularité d'association industrie X/formation A que toutes les formations A contiennent des éléments des industries X et si la formation A est datée, on aura un jalon chronologique. Inversement, les industries X permettront quelquefois de dater la formation A. La séquence peut être approfondie si on trouve une association formation B antérieure à formation A, contenant une industrie Y...

2. Une approche “anthropogéographique” qui part de l'hypothèse que :

1 - les cultures anciennes ont accumulé leurs vestiges sur certains points créant des paysages particuliers (buttes anthropiques, tracés de champs, diguettes, canaux...) ;

2 - les traditions orales et les rares textes les recouvrant dans le temps, au pire, localisent plus ou moins des populations disparues ou ancêtres, au mieux, les décrivent quelque peu.

La prospection consistera alors à répertorier les traces dans les deux domaines concernés (biosphère et anthroposphère) à l'aide de la batterie des méthodes et techniques connues de l'archéologie en général :

- * quadrillage pédestre, enquêtes sur les traditions, légendes et à partir du “savoir” local des peuples sur leur milieu ;
- * répertoire des lieux favorables, toponymes indicatifs, etc., identification des aspects “anthropisés” des milieux (modelé, flore, structurations...) ;
- * cartographie d'après les histoires locales des occupations anciennes, etc.

Il est bien évident que, si nous avons effectué un premier “survol” de la région selon ces deux points de vue, survol accompagné d'une mise en fiches et d'une cartographie, nous n'avons pas négligé les quelques connaissances même très générales qui existaient déjà. Disons qu'à l'échelle du 1/500 000 au 1/200 000 des traces avaient été relevées par des curieux et même quelques points très bien localisés. En revanche, aux plus grandes échelles, de vastes étendues étaient vierges. Ces connaissances premières pro-

venaient en même temps de lectures et de renseignements divers, comme nous l'expliquions en 1973 (MARLIAC A., 1981a).

L'ensemble des résultats était assez hétéroclite tant du point de vue de la signification d'un "site" en termes de préhistoire, que de sa valeur informative.

Le problème qui se pose à partir d'un certain volume de données collectées est celui de leur intégration dans des modèles ouvrant vers un approfondissement. C'est à partir d'une mise en forme cohérente de données diverses que s'opère le choix inévitable d'un thème, d'une hypothèse. En effet, sauf à rester à un niveau très général d'inventaire, ce qui en terrain inconnu n'offre comme avantage que de servir à la protection du patrimoine (ou sa destruction si on la publie), il faut choisir. C'est à ce niveau qu'interviennent aussi des considérations extérieures liées à la mission de notre Institut.

Pour ce qui nous concerne, plusieurs pistes ont été tracées. Comme il fallait s'y attendre, étant donnée la nature extrêmement variée des données collectées (domaines scientifiques, échelles), leurs poids relatifs non comparables, la liste restreinte donnée ici est quelque peu disparate :

1 - le Paléolithique en général : industries lithiques saisies dans des contextes géomorphologiques similaires sur plusieurs degrés de latitude : possibilité d'établir une "séquence", la **première**, avec prolongement de cette séquence vers les périodes les plus reculées et les périodes récentes.

2 - l'âge du fer : importante population de sites sous formes de buttes et accumulations où les premières datations recoupaient partiellement la période historique .

3 - un site à gravures, unique et en cours de destruction : Bidzar.

4 - un groupe d'ateliers de taille de la pierre, en place, avec poterie, quelques objets de fer et d'os qu'un premier datage absolu plaçait vers 250 ad (MARLIAC A., 1982a, b) : il pouvait s'agir du Néolithique final régional : Tsagana et CFDT (*cf. chap. V*).

5 - une première enquête ethnohistorique à partir des quelques études faites dans la région permet de repérer :

- des peuples d'installation "ancienne" et même parfois des "lieux d'origine",
- des peuples d'installation "récente".

Nous verrons et expliquerons plus loin que l'approche pouvant se faire, soit à partir du volet ethnologique, soit à partir du volet archéologique, c'est la deuxième qui a été préférée.

Mais même alors, est-il vraiment nécessaire de nommer ces jeux de propositions prospectives si communs aux archéologues qu'il fait partie de leur bagage intellectuel de départ, des hypothèses ?

Nous préférons quant à nous le schéma de J.-C. GARDIN (1979) expliquant le cheminement "en boucle" du raisonnement à partir de propositions P0 en fonction d'un objectif X fournissant des données D1 lesquelles servent à reformuler de nouvelles propositions P1 fournissant des données D2, etc. Les propositions P0 sont d'un ordre tellement général et commun qu'il semble forcé de leur attribuer le statut d'hypothèses.

Les hypothèses dont les déductions seront à vérifier se placent au niveau où des propositions peuvent être alternatives et, puisque l'objet d'étude (objets, relations entre les objets et habitats) est anthropologiquement déterminé, c'est sur les divers choix des peuples disparus que des hypothèses peuvent être portées et testées.

Le premier choix s'est fait à partir du moment où le matériel collecté (sites et objets) donnait prise à la formulation d'hypothèses, c'est-à-dire quand il pouvait constituer des ensembles suffisants en volume, signifiants en termes de préhistoire dans le cadre théorique général accepté par les archéologues (africanistes en particulier) et placés dans des situations environnementales récurrentes :

- ils étaient suffisamment importants pour être "statistiquement" ou, plus exactement, numériquement objet d'étude ;
- signifiants veut dire que les objets-sites (les traces) révélaient en regard du schéma d'évolution culturelle les indices classiques de la périodisation des cultures. On pouvait ainsi opposer des industries lithiques très anciennes (Paléolithique inférieur caractérisé par tel "type" de débitage et façonnage) à des industries lithiques moins anciennes (Paléolithique moyen caractérisé par tel "type" de débitage et façonnage). On pouvait différencier des sites de l'âge du fer (poterie, objets de fer, etc., habitats sous forme de buttes) des sites "néolithiques" (poterie différente, objets de pierre taillée-polie, armatures de flèches, etc.) ;
- ces "ensembles" définis à gros traits apparaissaient en même temps dans des situations géomorphologiques ou paysagiques contrastées.

Ceci implique que bon nombre de "sites" ont été laissés de côté, sans que ceci leur enlève forcément leur valeur d'indice.

Ces premières contraintes sont classiques, mais, en territoire peu connu, restent la condition *sine qua non* de la définition d'une problématique.

Les premiers résultats prospectifs ayant fourni :

- du matériel paléolithique dans un contexte quaternaire identifié ;
- du matériel relevant de l'âge du fer *lato sensu*, matériel en place dans des habitats ; nous avons programmé ces deux thèmes de recherche.

Restaient d'autres contraintes, l'une étant le sauvetage d'un site et l'autre la prise en compte par l'archéologie du besoin local de reconstruction historique. De ce fait, nous avons programmé :

- l'étude du site à gravures préhistoriques de Bidzar ;
et déprogrammé assez vite :
- l'étude du Paléolithique.

L'étude de l'âge du fer régional a ainsi pris le pas sur les autres thèmes. Bien entendu, là comme ailleurs, les sites étaient considérablement plus nombreux et plus riches que pour les autres périodes, mais, de plus, l'interrogation des ethnies sur place à propos de leur histoire, comme leurs interprétations variées des vestiges des "hommes d'avant", nous ont conduit à privilégier ce thème qui ouvrirait directement sur l'histoire perçue ou étudiée sur l'autre volet, ethnologique et linguistique.

Cette prise en compte nous a paru relever directement de la mission de notre Institut telle qu'elle est trop souvent mal perçue ou occultée : la contribution de la recherche au développement. L'archéologie par les données qu'elle apporte, souvent totalement neuves, est un outil de connaissance sur l'évolution de l'Homme et des Civilisations. Plus directement encore pour les périodes "affleurant" l'Actuel, dans des régions où la recherche historique classique butte, entre deux et cinq siècles dans le passé, sur

l'absence d'archives et l'imprécision des traditions orales (chartes sociales), elle est la discipline historique majeure. Il n'est que de voir, d'ailleurs, les retombées idéologiques qu'elle suscite parfois pour mesurer et l'urgence d'accélérer ces recherches et l'impératif de lutter contre leur utilisation abusive hors de son domaine de compétence.

Dans le cadre de ce programme préférentiel, notre mission de contribuer au développement aurait pu être dirigée dans deux directions apparemment exclusives l'une de l'autre :

- collecte des données, qui n'est pas ce que certains ont appelé "la collecte de papillons" (appellation bien dédaigneuse et ignorante pour nos collègues entomologistes !) aboutissant à des cartes du patrimoine utiles pour la protection mais aussi selon leur niveau d'élaboration pour la mise en route de programmes de recherche ;
- contribution à l'histoire ethnique ou pluriethnique, au mieux régionale, étant donnés les moyens dont dispose la recherche archéologique !

Si nous avons contribué à la première et continuons de le faire en recherchant de nouveaux moyens techniques augmentant le rendement (MARLIAC A. et PONCET Y. 1986), nous avons cependant focalisé nos efforts vers la seconde.

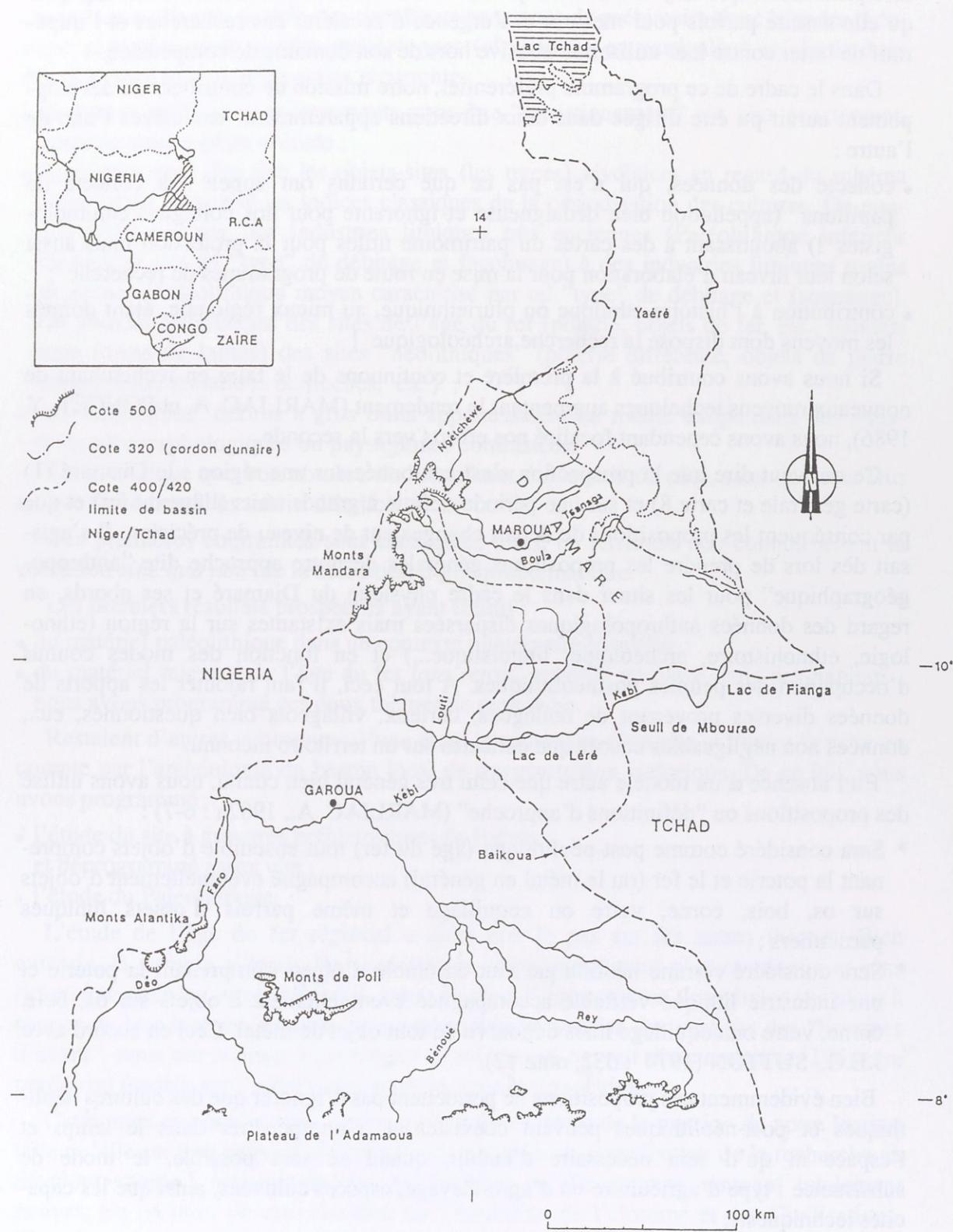
Ce qui veut dire que la prospection s'est cantonnée sur une région : le Diamaré (1) (carte générale et carte 8) et sur une période définie à grands traits (l'âge du fer) et que par conséquent les propositions de départ changeaient de niveau de précision. Il s'agissait dès lors de prendre les propositions générales de notre approche dite "anthropogéographique" pour les situer dans le cadre physique du Diamaré et ses abords, en regard des données anthropologiques dispersées mais existantes sur la région (ethnologie, ethnohistoire, archéologie, linguistique...) et en fonction des modes connus d'occupation des peuples postnéolithiques. A tout ceci, il faut rajouter les apports de données diverses provenant de collègues, curieux, villageois bien questionnés, etc., données non négligeables encore que délicates sur un territoire inconnu.

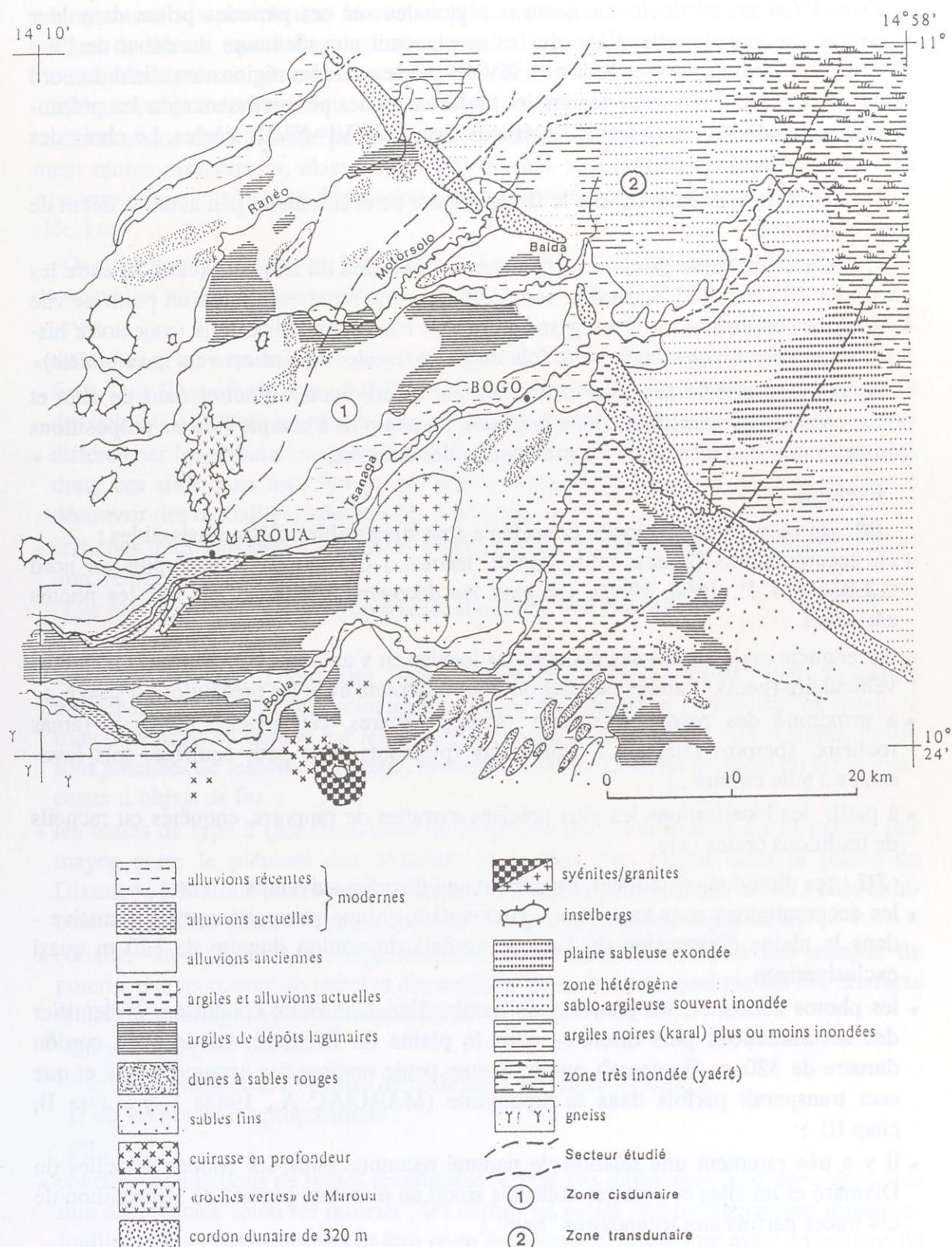
En l'absence d'un modèle autre que celui très général bien connu, nous avons utilisé des propositions ou "définitions d'approche" (MARLIAC A., 1982a : 6-7) :

- * Sera considéré comme post-néolithique (âge du fer) tout ensemble d'objets comprenant la poterie et le fer (ou le métal en général) accompagné éventuellement d'objets sur os, bois, corne, verre ou coquillage et même parfois d'objets lithiques particuliers ;
- * Sera considéré comme néolithique tout ensemble d'objets comprenant la poterie et une industrie lithique véritable accompagnée éventuellement d'objets sur os, bois, corne, verre ou coquillage mais dépourvu de tout objet de métal. Ceci en accord avec J.E.G. SUTTON (1974 : 532, note 12).

Bien évidemment ces propositions ne permettent pas d'ignorer que des cultures néolithiques et post-néolithiques peuvent coexister et, s'interpénétrer dans le temps et l'espace ni qu'il sera nécessaire d'établir, quand ce sera possible, le mode de subsistance : type d'agriculture ou d'agro-élevage, espèces cultivées, ainsi que les capacités techniques...

(1) A différencier du Diamaré, département de la province de l'Extrême-Nord qui recoupe notre zone d'étude pour la plus grande part.





Carte 1 : Formations superficielles (ext. de J. BOUTRAIS (ed) 1984).

Dans l'état actuel des connaissances régionales sur ces périodes prises dans leur acception chronoculturelle, l'âge du fer se placerait aux alentours du début de l'ère chrétienne et finirait vers les XVII^e ou XVIII^e siècle selon les régions, en allant du nord du lac vers le sud. Pour notre région, les traditions orales permettraient avec les précautions d'usage de reculer la limite supérieure vers les XVI^e-XVII^e siècles. Le choix des bornes pertinentes est difficile.

Le Néolithique débuterait vers le II^e millénaire bc et finirait un peu avant le début de l'ère chrétienne.

L'aire géographique prise en compte sera une portion du Diamaré (carte 1) entre les parallèles 10° N et 11° N, portion considérée comme représentative d'un point de vue écologique (opposition de deux grandes régions naturelles), historique (trajectoire historique des migrations vues à petite échelle *grosso modo* du nord-est vers le sud-ouest).

Nous avons enrichi ces propositions en leur en adjoignant d'autres dans un aller et retour constant qui modifiait, sinon précisait, un peu plus à chaque fois les propositions initiales au fur et à mesure de l'accumulation des données.

Exemple :

P0 : les vestiges de la période considérée sont susceptibles d'être saisissables :

- en accumulations (buttes, tells, tumuli, tertres...) comme ils le sont plus au nord (LEBEUF J.-P., 1966, 1980). On peut les découvrir sur le terrain, sur les photos aériennes ;
- par enquête orale auprès des populations locales en s'assurant la maîtrise de la langue véhiculaire (peul), d'autres langues ou d'un interprète avec les précautions d'usage ;
- à proximité des points importants (sources, mares, carrières...), défensifs (amas rocheux, éperons, falaises...), cultivables (piémonts avec petit aquifère, sols favorables à telle culture...) ;
- à partir des localisations les plus précises extraites de rapports, enquêtes ou recueils de traditions orales ; etc.

D1 : ces directions exploitées, on aboutit aux données suivantes :

- les accumulations sont localisées - pour autant qu'une prospection est exhaustive - dans la plaine d'extension du Logone au-delà du cordon dunaire de 320 m quasi exclusivement ;
- les photos aériennes, les parcours de terrain, l'enquête orale conduisent à identifier des accumulations plus discrètes dans la plaine du Diamaré, en deçà du cordon dunaire de 320 m. Il apparaît que la langue peule nomme ces accumulations et que ceci transparaît parfois dans la toponymie (MARLIAC A., 1982a ; cf. Livre II, chap II) ;
- il y a très rarement une relation de parenté reconnue entre les ethnies actuelles du Diamaré et les sites et vestiges collectés sinon au plan très général de l'attribution de ces traces parfois aux légendaires "Sao" ;
- l'exploitation des traditions orales montre l'existence de peuples établissant plus ou moins clairement leurs anciennes filiations, souvent à partir de chroniques villageoises éparses, avec des peuples dont il ne reste que le nom, comme avec des peuples plus "récents" ;

- bien entendu la prospection fournit en plus des objets et des sites par le simple parcours de terrain (quadrillage) ainsi, parmi les assemblages de vestiges collectés, un ensemble ressortait par ses caractéristiques de gisement : vestiges (poterie, artefacts lithiques, objets de fer parfois...) sur et dans des sols dits "hardé".

Nous avons ainsi procédé par étapes progressives mettant de côté les sites apparemment moins prometteurs, classant les sites d'après leur aspect, le matériel visible, la situation géotopographique, la filiation éventuelle avec une ethnie locale, la flore associée, etc.

Quelle hypothèse proposer à ce stade de l'acquisition des données ? Ou quelle série de nouvelles propositions avancer ?

P1 :

- différencier les populations de sites en fonction d'unités paysagiques de plus en plus fines sous l'hypothèse que les milieux limitent les modes d'occupation (morphologie des habitats), limitent les modes d'exploitation (cultures, élevage, pêche, chasse...) ;
- différencier les populations de sites en fonction des conditions de gisement qui encadrent ces sites dans une dynamique paléogéographique où, inversement, on pourra découvrir des modalités différencierées d'adaptation ;
- certaines traditions orales localisant assez bien les "zones d'origine", retracer la filiation, remonter le temps...

Ces propositions appliquées au terrain aboutirent aux données :

D2 :

- les buttes de type 1 (grandes buttes) apparaissent exclusivement dans la plaine d'extension du paléotchad, actuellement plaine du Logone et parfois sur les zones de franchissement du cordon par les rivières dévalant d'ouest en est vers la plaine ; elles sont jonchées de tessons de poterie, broyeurs, mollettes, débris de fonte du fer et morceaux d'objets de fer ;
- les buttes de type 2 (accumulations de berge) apparaissent le long du lit majeur des mayos entre le piémont des Mandara et l'entrée des mayos dans la plaine du Diamaré ; à Maroua pour le mayo Tsanaga, à Dargala pour le mayo Boula ; elles exhibent une surface terro-cendreuse à tessons, broyeurs, cailloux, objets de fer ;
- certains sites apparaissent régulièrement sur "hardé" fournissant des tessons de poterie, des morceaux de métal et des cailloux de roche verte quelquefois des artefacts (éclats de débitage, hache-houes taillées).

On y ajoute :

* le site signalé en D1 : atelier de taille dans sol hardé : Tsanaga.

D'où les nouvelles propositions :

P2 :

- ces deux populations de buttes témoignent de cultures différentes ou d'une même culture différenciée selon les milieux ; les définir au moins culturellement par sondages-fouilles. Cette proposition peut être cette fois considérée comme notre hypothèse de départ et le programme d'exploitation a consisté à la vérifier, l'inflimer ou l'affiner par fouille ou sondage de sites traités comme représentatifs de ces deux familles (Livre II). Cette hypothèse est par ailleurs inscrite dans l'ensemble des connaissances

archéologiques régionales sur la même période (Livre III) : quelles étaient ces cultures, leur niveau socio-économique, leurs rapports, leur évolution en soi dans le temps et l'espace et par rapport aux civilisations péri-tchadiennes ?

- tester les sites sur hardé malgré la difficulté de fouille.

On constate que nous avons laissé de côté la troisième proposition P1.

En effet, à partir de l'approche dite "anthropogéographique" où les traces sont les résidus de l'interface biosphère/anthroposphère à différentes échelles et sous des formes variées, la recherche pouvait s'exercer soit à partir du premier domaine, soit à partir du second, soit à partir des deux. Il serait faux de prétendre n'avoir jamais emprunté à l'un pour comprendre l'autre, mais il est vrai que nous avons privilégié plutôt un point de vue strict d'archéologue qu'un point de vue d'ethnologue.

En effet, ce dernier eût consisté à saisir les fils conducteurs des civilisations passées à partir de la trame ethnologique actuelle : suivre le récit des traditions orales, rechercher dans les vestiges ce qui pouvait être comparé aux cultures matérielles actuelles... Mais ceci impliquait, outre le fait que la plus grande masse des traditions est très imprécise, une connaissance approfondie des cultures matérielles d'au moins une quinzaine d'ethnies considérées comme autochtones ou d'installation ancienne. On pouvait aussi se restreindre à une ou deux ethnies pertinentes au regard de l'histoire ou de leur histoire, mais là encore, aucune ethnie ne paraissait particulièrement intéressante et le résultat des recherches eût conduit à une histoire très limitée dans l'espace comme dans le temps. Nous n'avons pas fait ce choix dont cependant la légitimité est tout à fait défendable au plan théorique général comme au plan des "histoires ethniques" non plus que le choix d'utiliser les deux points de vue sur "un exemple ethnique".

Certains indices topographiques relevés à partir des traditions orales, citons le cas de Goudour, Waza qui apparaissent comme lieux d'origine ou, à tout le moins, de passage pour plusieurs ethnies, eussent pu servir de point de départ des recherches. C'eût été cependant ignorer que ces lieux, s'il est avéré qu'ils eurent ce statut, ne furent tout au plus que l'origine de fractions-groupes qui n'ont été que parties dans la constitution des ethnies actuelles.

Dans le même ordre d'imprécision, la revendication des "Sao" comme peuple ancêtre reste peu utilisable, ne serait-ce que par l'amplitude régionale qu'ils sont censés avoir couverte et l'absence à ce jour d'une définition archéologique véritable (typologie, datations).

En fait, mis à part l'énormité du travail à mener à bien sur les cultures matérielles traditionnelles, travail d'ethnologue, en admettant sur une profondeur de temps donnée que les ethnies pré-peuples (ou paléonigritiques, FROELICH J.-C., 1968) étaient autochtones et devaient avoir laissé des vestiges dans la région, l'objection de fond opposée à une telle entreprise est que ce qui apparaît uni aux temps actuels ethniquement (et ce n'est même pas toujours le cas !) n'est que la fusion sur plusieurs siècles d'éléments disparates au sein d'une multitude de mouvements et ce, dès avant l'investissement du pays par les Peuls (TARDITS C., 1981).

Ces "peuples d'installation ancienne" sont déjà depuis longtemps des ethnies en voie de constitution, de fractionnement, de déplacements plus ou moins puissants selon les diverses pressions externes (climats, catastrophes, acquisitions de moyens nouveaux, empires esclavagistes...) ou internes (démographies, dissensions politico-économiques,

familiales, claniques...) auxquelles elles réagirent de façons très variées selon les milieux, les personnalités, les alliances ou les mésententes... De tous ces groupes, aucun ne paraissait historiquement préférentiel ou plus pertinent que les autres...

Nous avons préféré nous placer **en recul** par rapport à l'ethno-histoire et ne considérer la masse des traces collectées que comme objet de départ indifférencié sans explication ethnohistorique. Au sein de cette masse, des ensembles homogènes ont été regroupés sous différents critères prenant bien sûr en compte les individus (les sites) les plus riches en informations potentielles. Ces ensembles pouvaient recouvrir ou non des ensembles ethniques actuels, chevaucher des limites naturelles ou non, etc.

Deux autres considérations supplémentaires nous poussèrent vers ce choix :

- l'absence quasi totale de corpus des cultures matérielles issues de recherches ethnologiques cependant nombreuses sur la région ;
- le souhait d'intégrer la dimension paysagique dans la compréhension des modes de vie, avec en outre, l'idée qu'une classification des traces de tous ordres (sols, modelés, flore... et composés) pourrait aider à la prospection.

Nous pouvons ainsi justifier à nouveau notre sous-titre : ce qui est avant l'histoire est ce qui est traité en termes d'archéologie et non d'histoire ou d'ethnologie ; et si l'histoire apparaît cependant, c'est que nous conclurons en commentant quand c'est possible les point où les autres approches seraient fructueuses, et en rapprochant quand c'est faisable les données obtenues et les différents champs disciplinaires étudiant l'histoire régionale.

Rapprocher semble être le terme le plus prudent en l'absence de comparabilité des unités/énoncés fournis par les différentes disciplines anthropologiques.

C. Programmes de préhistoire ancienne

Les programmes de recherche sur la préhistoire plus ancienne dont les résultats seront donnés dans les chapitres III, IV et V se sont plus appuyés, pour les raisons exposées auparavant, sur l'approche naturaliste selon un jeu de propositions tout-à-fait parallèle à la palette concernant l'âge du fer.

Il est clair, malheureusement, que le préhistorien est très tributaire d'études géomorphologiques associées qui en l'occurrence nous ont fait défaut dans notre région où l'on constate un très fort déblaiement des formations quaternaires anciennes de même que la dépendance du modèle ancien par rapport aux deux bassins versants et aux fluctuations en latitude des épisodes arides/humides. Rien n'avancera sans de telles études dont les points de départ sont connus (MARLIAC A., 1987).

C'est la notion de l'alternance de phases paléoclimatiques arides/humides qui a servi d'assise théorique dès lors qu'elle induit l'existence de formations sédimentaires particulières emboîtées mais aussi remaniées à chaque phase et ayant subi de multiples pédogenèses...

Les propositions de départ ont donc consisté à rechercher les accumulations (terrasses, pédiments, deltas, dunes...) selon l'ancienneté attribuée (sols rouges, couches à graviers ou galets, paléosols, cuirasses...).

Quelques lignes enfin sur certaines parties de la recherche qui sont nées lors du contact direct avec le terrain et lors de la collecte de renseignements extrêmement divers. Le Diamaré n'était pas bien sûr totalement dépourvu d'indices (rapports d'administrateurs, notes de prospecteurs, renseignements de résidents, rapports de naturalistes, de curieux...). Le collationnement de ces indices (MARLIAC A., 1981a) une fois entrepris, certains s'intégrèrent au thème central, d'autres restèrent marginaux ou lettre morte, d'autres furent à l'origine de certains travaux, dont nous donnerons le détail dans les chapitres concernés. Il est dommage de souligner combien nombre d'indices restent inutilisables parce que mal localisés ou, en l'absence de structures muséographiques, définitivement perdus...

Nous avons, pour limiter cette perte documentaire, soutenu l'effort appréciable du MESIRES pour créer des infrastructures minimales (station ISH nord à Garoua), pour suivi la tenue d'un fichier général accompagné de publications assurant la survie de certains sites, et soutenu l'intérêt de nos informateurs, fouilleurs ou enquêteurs même après notre départ du Cameroun. La tentative de titulatiser certains d'entre eux au sein du ministère de la Culture du Cameroun tout en les munissant d'un manuel minimum en y associant le réseau des instituteurs, n'a pu cependant aboutir. C'eût été pourtant la meilleure façon d'intégrer les Camerounais à la recherche sur leur propre histoire...

CHAPITRE II

LE CADRE PHYSIQUE ET HUMAIN EN GÉNÉRAL**I - LES DONNÉES DE BASE ACTUELLES**

Si présenter le cadre géographique de l'étude est un prérequis, dans la mesure où l'écologie des anciens peuplements est un des facteurs importants de leur compréhension, il serait risqué d'extrapoler directement de situations actuelles à des situations antérieures. Soit en effet, et c'est le cas pour notre région, l'évolution des paysages est mal connue sinon inconnue, soit l'adaptation des cultures préhistoriques à tel ou tel milieu a pu différer de ce qu'on peut légitimement imaginer. Il n'est en effet que de voir la variabilité socio-culturelle des différents groupes dits Bushmen (CLARK J.D. et BRANDT S.A., 1984, chap. III) pour se convaincre que l'éventail des systèmes possibles déborde ce qu'un déterminisme étroit permet de proposer.

Ce cadre sera dessiné à grandes lignes d'après la littérature abondante qui a été publiée à ce sujet (rassemblée *in* BOUTRAIS J. (éd.) 1984) en faisant ressortir ce qui peut être pertinent pour l'homme. Nous entrerons dans le détail à l'occasion des chapitres consacrés à la préhistoire elle-même.

Nous nous placerons d'abord, le Cameroun n'étant qu'un secteur arbitraire découvrant une réalité beaucoup plus vaste, à l'échelle des deux bassins versants qui commandent le nord du pays entre les parallèles 8 °N et 13 °N : le bassin du Tchad et le bassin de la Haute-Bénoué, partie du bassin du Niger. Ceci permettra de mieux situer le Diamaré et de prendre en compte, puisque nous avons choisi de placer notre sujet principal en continuité avec la totalité des temps préhistoriques, l'ensemble des cultures reconnues dans cette région. Pour ce qui est en effet des périodes paléolithiques, leur chronologie et leur évolution se saisissent mieux à cette échelle, le Diamaré ne représentant qu'une partie de la séquence.

Nous nous refermerons ensuite au paragraphe II de ce chapitre sur un examen plus détaillé de la région du Nord globalement appelée le Diamaré pour les deux derniers millénaires du point de vue paléogéographique.

ESQUISSE GÉOLOGIQUE

d'après les travaux de P. BRABANT, J.C. DUMORT, M. GAVAUD,
P. KOCH, Y. PERONNE, P. SCHWOERER

ECHELLE : 1/2 000 000

alluvions argileuses et argilo-limoneuses

argiles lacustres

alluvions sableuses et dépôts dunaires

dune - cordon dunaire

grès quartzeux

grès arkosique

argile schisteuse et grès arkosique

micaschiste à epidote, chlorite et hornblende

micaschiste, quartzite et série volcano-sédimentaire

schiste, quartzite et cipolin

andésite, trachyte et basalte

roche verte de Maroua (roche volcanique)

andésite et gabbro

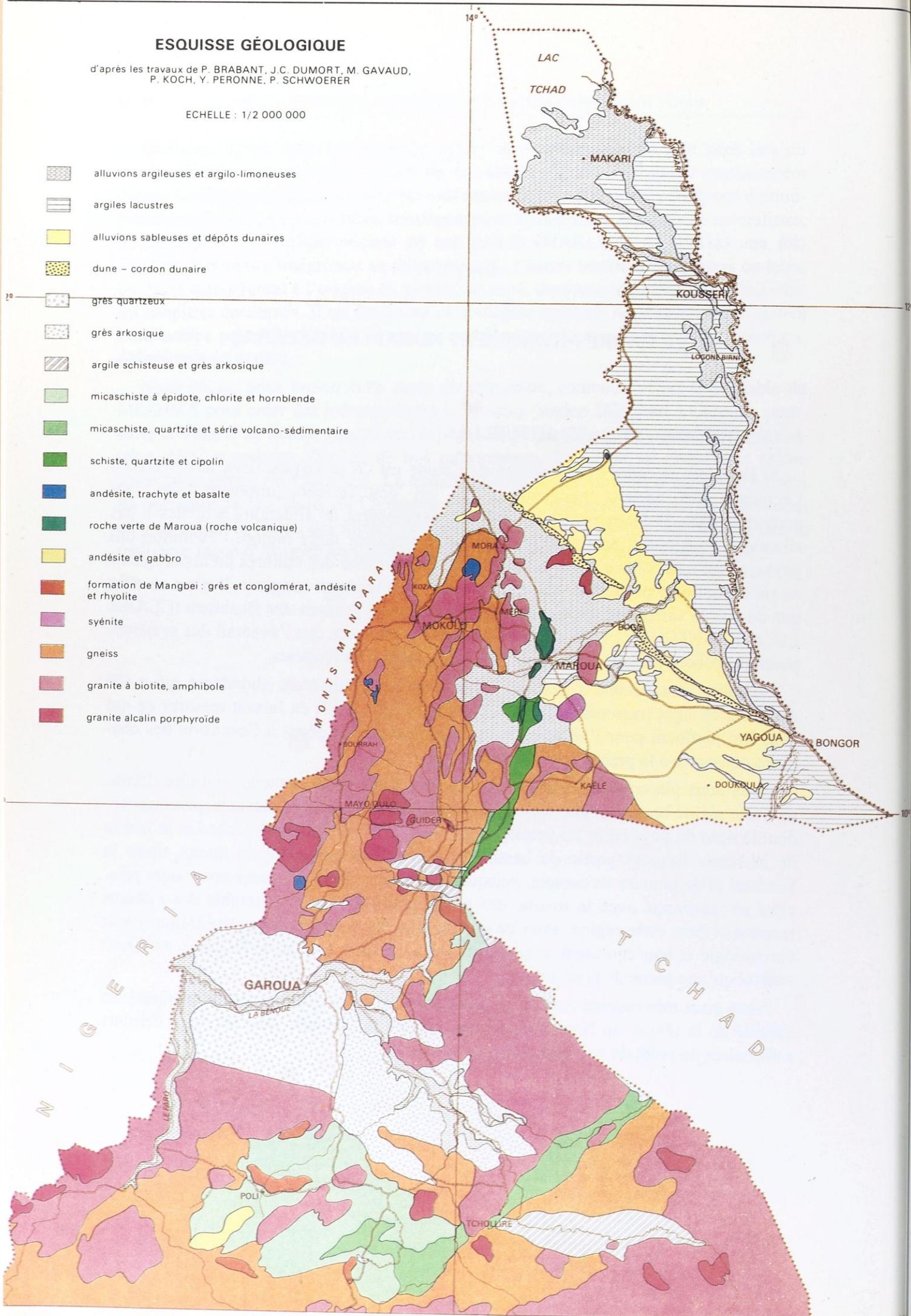
formation de Mangbeï : grès et conglomérat, andésite et rhyolite

syénite

gneiss

granite à biotite, amphibole

granite alcalin porphyroïde



La paléogéographie générale sera traitée dans chaque chapitre concerné :

- Chap. III : du Pleistocène final à l’Holocène moyen-final (8 000-7 000 BP) ;
- Chap. V : l’Holocène final jusque vers 0, en prenant pour repère la date acceptée de la dernière extension maximale du lac Tchad vers 6 000-6 500 BP, à 320 m.

A. Géologie (carte 2) (1) :

Les formations géologiques majeures sont :

- * le socle granito-gneissique comprenant :
 - des roches alcalines-porphyroïdes donnant des arènes grossières abondantes quartzo-feldspathiques qui fournissent des éboulis de blocs et des sables en glacis épais,
 - des roches claires à grosse texture donnant une arène quartzeuse très grossière,
 - des roches à texture moyenne (biotite et amphibole) à produits d’altération très variés ;
- * les alluvions concentrées dans la cuvette tchadienne, où leur épaisseur va de quelques mètres à la bordure du socle à plusieurs centaines de mètres au lac Tchad lui-même. Le socle granitique émerge parfois (Mindif, Djoulgouf, Goboré, Balda, Djoudé, Waza). Ces alluvions voient alterner des sables argileux, dunaires, des argiles lacustres, des argiles et sables des deltas.

Viennent ensuite dispersés et moins importants :

- * les bassins sédimentaires datés du Crétacé dont l’intérêt réside dans leur modelé après érosion (karst, grottes, tables...) et les matériaux constitutifs (grès, grès quartzé, calcaires, schistes...). Il s’agit des bassins de Baouan, Koum, Momboré, Padermé, Garoua, Babouri-Figui et Hamakoussou, souvent traversés de basalte ou trachyte ;
- * les séries métamorphisées comprenant :
 - les micaschistes à chlorite, à amphiboles localement associés à des cipolins (à Bidzar),
 - les micaschistes à biotite en mélange avec des quartzites et des formations vulcanosédimentaires, à l’est de Tcholliré ;
- * les roches basiques sous formes d’intrusions dispersées, soit essentiellement le groupe des roches vertes de Maroua (hosséré (2), Maroua, Makabay, Mirjinré, Mogazang...) et le basalte de Roumsiki sur sédimentaire ;
- * les alluvions récentes en flats alluviaux étalés le long des mayos (3) actuels.

B. Morphologie-modelé (carte 3)

A l’échelle où nous sommes, on peut séparer les montagnes, glacis et glacis de piémont des terrasses, épandages, plaines lacustres, lits majeurs et cuvettes à la fois parce que ce sont les deux termes d’un couple pertes de matières/accumulations (BRABANT P. et GAVAUD M., 1985 : 29) et que d’un point de vue anthropologique l’exploitation humaine d’un glacis de piémont diffère de celle de la plaine lacustre comme celle des

(1) Les cartes 2 à 5 sont extraites de BRABANT P. et GAVAUD M., 1985.

(2) *hoosere* : montagne.

(3) *maayo* : rivière.

PRINCIPALES FORMES DU RELIEF

ECHELLE : 1/2 000 000

 PAYSAGES MONTAGNARDS

 PÉDIMENTS D'ALTÉRATION

 GLACIS COLLUVIAUX

ALLUVIONS ANCIENNES

 Levée, bourselet fluviatile
cordon lacustre

 Dune (cordon dunaire ancien)

 Plaine ou plateau dunaire

 Terrasse

 Delta fluviatile

Plaines lacustres

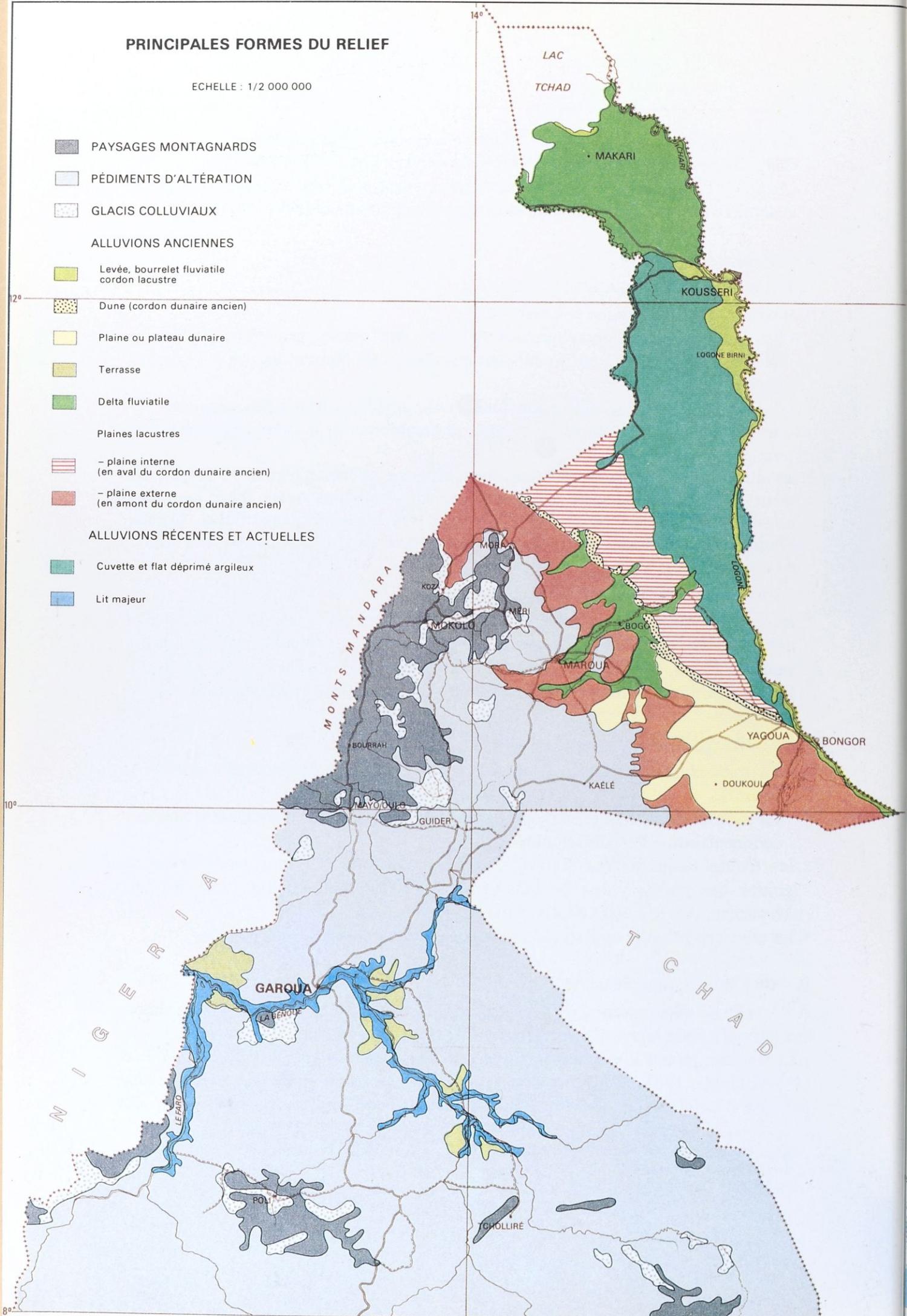
 – plaine interne
(en aval du cordon dunaire ancien)

 – plaine externe
(en amont du cordon dunaire ancien)

ALLUVIONS RÉCENTES ET ACTUELLES

 Cuvette et flat déprimé argileux

 Lit majeur



PLUVIOSITÉ

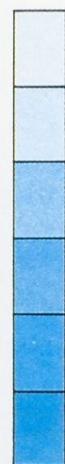
Isohyètes interannuelles

Période 1953-1972

d'après J. CALLÈDE

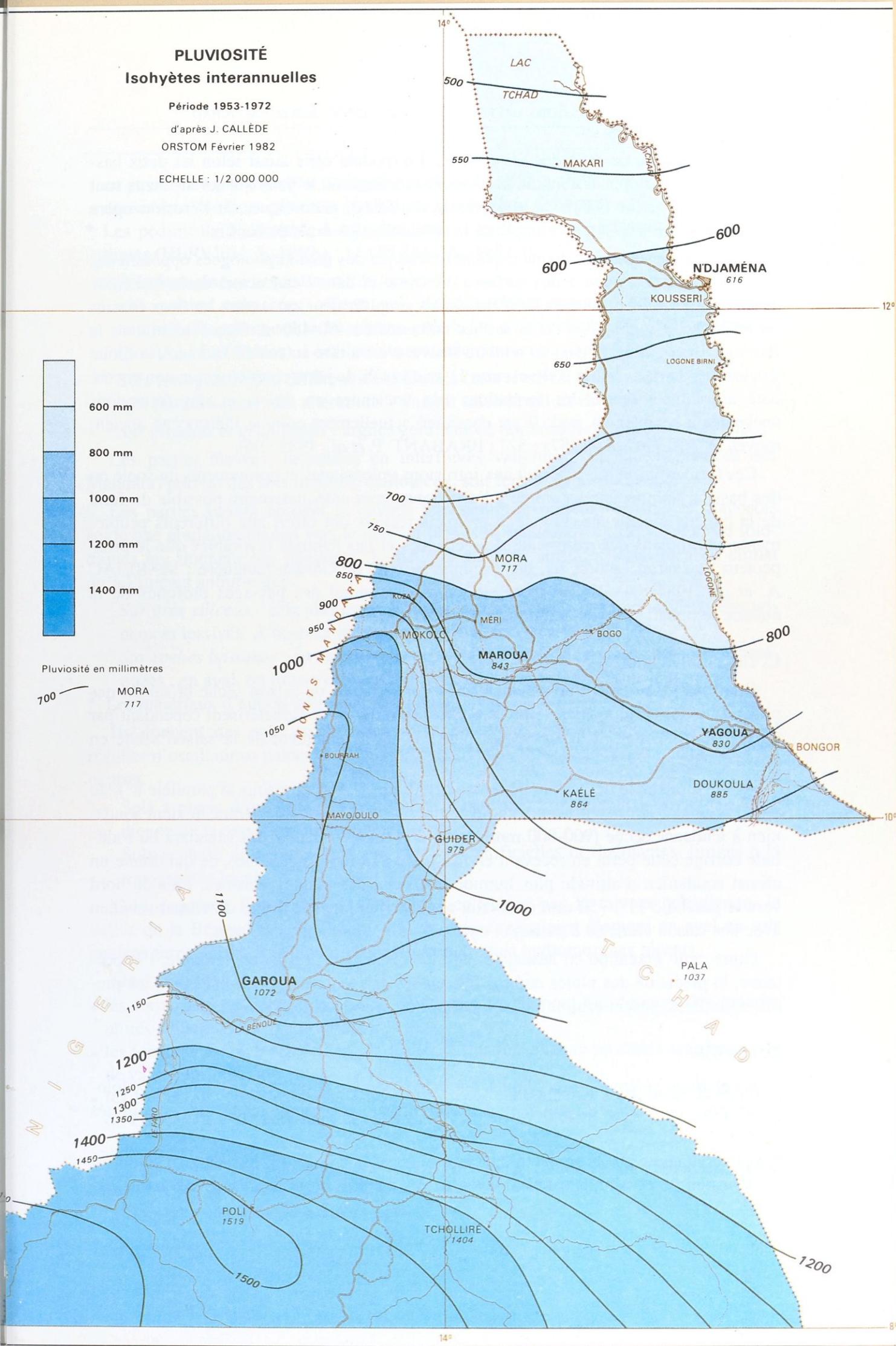
ORSTOM Février 1982

ECHELLE : 1/2 000 000



Pluviométrie en millimètres

MORA
717



montagnes diffère de celle des lits majeurs. Le modelé varie aussi selon les deux bassins versants : on oppose celui de la Bénoué, exoréique où le fleuve et ses affluents sont en phase très active d'érosion et le bassin du Tchad, endoréique, où l'érosion opère beaucoup moins sauf à tenir compte de la subsidence générale du bassin.

Si l'on se contente du schéma explicatif classique des géomorphologues opposant des surfaces d'aplanissement à des surfaces d'érosion et dans l'état actuel de la recherche géomorphologique, il est difficile d'être moins simplificateur, on a entre les deux bassins un repère topographique, c'est la surface cuirassée de 400-450 m. Plus évident dans la Bénoué, il marque cependant au nord du fleuve, c'est-à-dire au sud du Diamaré, la limite des bassins (carte générale p. 26 et carte 1) joue le rôle de jalon chronologique non encore daté absolument, entre des formations très anciennes en amont et des formations anciennes à récentes en aval. Il est considéré actuellement comme Pléistocène ancien-moyen (MARLIAC A., 1987a : 527 ; BRABANT P. *et al.*, 1985 : 96).

Ces formations se superposent aux intrusions volcaniques et pointements du socle ou des bassins sédimentaires comme à l'alluvionnement antéquaternaire possible du fond de la cuvette tchadienne. Les deux premiers résidus ont offert aux différents peuplements anthropiens des matériaux, des écozones et des habitats favorables que le prospecteur ne saurait ignorer (*cf.* par exemple la zone de Garoua-Sanguéré ; MARLIAC A. *et al.*, 1984 : 4). En revanche, le contenu éventuel des passages profonds de la cuvette semblent sauf exception (forages) hors d'atteinte.

C. Les climats (carte 4)

Qualifiés globalement de soudaniens avec alternance de saison sèche et saison des pluies (pluviométrie annuelle moyenne de 700 mm), ils se caractérisent cependant par un raccourcissement de la durée des pluies et un allongement de la saison sèche en allant du sud au nord.

Ainsi, si la vallée de la Bénoué reçoit 1 000 mm (1 500 mm sous le parallèle 8°), au nord de Guider la saison sèche s'allonge et le climat de soudanien franc devient soudanien à tendance sèche (900-800 mm), exception faite du massif des Mandara où l'altitude corrige cette perte en recevant en moyenne 975 mm (à Mokolo), ce qui donne un climat soudanien d'altitude plus humide que celui des plaines voisines. Plus au nord vers le parallèle 11°, 750 mm de totaux annuels marquent la limite du climat sahélien avec une saison sèche de 8 mois. A l'extrême-nord, on tombe à 500 mm.

Outre cette gradation en latitude et altitude du régime des pluies, la durée, l'importance, la précocité des pluies comme les retours de sécheresse éventuels après les premières ondées, pèsent chaque année lourdement sur les possibilités agricoles.

D. Les sols

Formations géologiques et climats ont créé ensemble et modelé un manteau pédologique plus ou moins disséqué et déblayé offrant aux peuplements des possibilités variées :

- * Les montagnes à sols squelettiques et minces (Alantika, Poli, Mandara...) semblent offrir peu de possibilités sans aménagements étendus et prolongés, ce qui est le cas

en pays Mafa par exemple, mais par contre du fait d'une pluviosité plus élevée, elles conservent une flore sylvestre particulière (*Isoberlinia doka* par ex.).

* Les pédiments d'altération à sols dits "mûrs" attribués aux oscillations paléoclimatiques (HERVIEU J., 1969 a ; MARLIAC A., 1987 a).

- Sols ferrugineux tropicaux différenciés.

Les parties cuirassées offrent peu de possibilités mais révèlent des climats "humides" anciens selon le schéma précédent, avec paysages à tables et gradins (positions fortifiables). Localisées essentiellement au sud de la Bénoué.

- Sols ferrugineux peu différenciés et éluviés (sols lessivés, à planosols et vertisols et sols ferrallitiques) : les altérations y varient selon la nature du socle.

. *Sur granites et granitoïdes* : argiles gonflantes à horizons ferrugineux et éluviaux.

Les parties élevées, façonnées en interfluves vallonnés, disséqués (piémont des Mandara) portent des sols maigres, caillouteux, soit ferrugineux soit lessivés.

Les parties basses bordent la cuvette tchadienne et portent vertisols et planosols selon une gradation du sud vers le nord en planosols molliques, eutriques et enfin solodiques qui donnent des paysages "hardé" (1), stériles, attribués aussi bien au climat qu'à l'impact anthropique.

. *Sur grès siliceux* : sols plus épais à gros horizons sableux et sablo-argileux ferrugineux et lessivés. A noter la réduction des planosols en aval ;

. *Sur roches basiques* : en amont, on a des sols ferrallitiques rouges en collines disséquées ; en aval, on trouve des vertisols en pentes très faibles et très longues.

* Les matériaux d'apport colluvial ou alluvial.

Ils donnent des sols proches des sols ferrugineux peu différenciés et semblent résulter d'oscillations paléoclimatiques. Actuellement, ils sont sous commandement des nappes.

- Sols à phase d'orthogley correspondant à peu près directement à la cuvette tchadienne où la nappe est confinée en profondeur.

- Sols à phase de néogley liée aux nappes superficielles et fluctuantes, limités à la topographie locale.

Ceci concerne l'ensemble des alluvions collectées par la cuvette tchadienne, la vallée de la Bénoué et les piémonts où ces sols s'organisent d'amont en aval en sols anciens ferrugineux, sols planosoliques, vertiques puis hydromorphes récents.

On y distingue :

- les formations anciennes des glacis colluviaux de piémont qui donnent des grandes unités à planosols stériles (hardés) ;
- les formations éoliennes de l'erg de Kalfou à sols ferrugineux profonds sans beaucoup de valeur agricole ;
- les basses-moyennes terrasses à planosols et les ennoiements argileux de la Benoué, du Louti et de l'extrême-nord des yaérés (2) ;

(1) *harde* : sol plan, nu et stérile à végétation arbustive contractée souvent monospécifique (MARLIAC A., 1982a : 26 ; 1986 : 313).

(2) *yayre* : plaine herbeuse inondée.

- les formations paléotchadiennes : le cordon dunaire de la côte 320 (cf. chap. III, V) ;
- les alluvions récentes à actuelles (basses terrasses 1 et 2) soit le delta fossile du Chari et les levées actuelles du Logone ; les lits majeurs de la Benoué et des mayos du Diamaré ; les argiles des yaérés et petites cuvettes, véritables rizières naturelles et herbages de saison sèche ; l'ensemble subissant un débâlement lié à une suroccupation actuelle et ancienne sans précision (cf. chap. III, IV, V).

E. La végétation (carte 5)

Les paysages végétaux s'organisent selon la zonation latitudinale classique en Afrique tropicale, compte tenu des climats et des facteurs locaux (topographie, sols, hydrologie), le tout modifié par une occupation humaine dense, variée et, nous le savons maintenant, ancienne.

DOMAINE DES SAVANES ARBUSTIVES SOUDANO-SAHÉLIENNES

– localement arborées – DÉGRADÉES À ÉPINEUX

- Savane arbustive à combrétacées.
 b. à *Terminalia spp.* dominants.
 c. à *Hymenocardia acida* et *Maytenus senegalensis* associés avec des forêts galeries.
 Savane arbustive, parfois arborée à *Burkea africana* des cuirasses ferrugineuses ; facies souvent dégradé à *Combretum spp.*, *Hymenocardia acida*, *Anogeissus leiocarpus*, *Gardenia triacantha*.
 Mosaïque de savane arbustive et arborée à *Combretum spp.* et *Terminalia spp.* dominants, à *Isoberlinia doka* et *Burkea africana*.

DOMAINE DES SAVANES ARBORÉES SOUDANO-SAHÉLIENNES

- Savane arborée claire à *Anogeissus leiocarpus*, *Boswellia dalzielii* et combrétacées.
 b. Savane arborée dense à *Burkea africana* et *Detarium microcarpum*.
 c. facies très dégradé à épineux.
 d. Savane arborée à *Anogeissus leiocarpus* et à grands épineux.
 e. Savane arborée à *Boswellia odorata* et *Boswellia dalzielii*.
 f. Savane arborée à *Burkea africana*, *Daniellia oliveri*, *Anogeissus leiocarpus* et *Vitellaria paradoxa*.
 g. Savane arborée à *Anogeissus leiocarpus* et *Pterocarpus lucens*.
 h. Savane arborée à *Afzelia africana*.

DOMAINE DES SAVANES FORESTIÈRES MÉDIO-SOUDANIENNES

- a. Savane forestière à *Isoberlinia doka*, *Monotes kerstingii*, *Uapaca togoensis* et *Terminalia spp.*
 b. facies arbustif dégradé à *Hymenocardia acida*, combrétacées et *Vitellaria paradoxa*.

DOMAINE DES PRAIRIES HERBEUSES

- a. Prairie herbeuse des plaines inondables.
 b. Prairie herbeuse hygrophile et forêts galeries de lit majeur associées à une mosaïque de savane arborée et arbustive des terrasses.
 c. Savane herbeuse claire d'altitude à *Isoberlinia doka* et à forêts galeries.

ESQUISSE DES FORMATIONS VÉGÉTALES

avec la collaboration de G. FOTIUS (juillet 1982) et R. LETOUZEY.

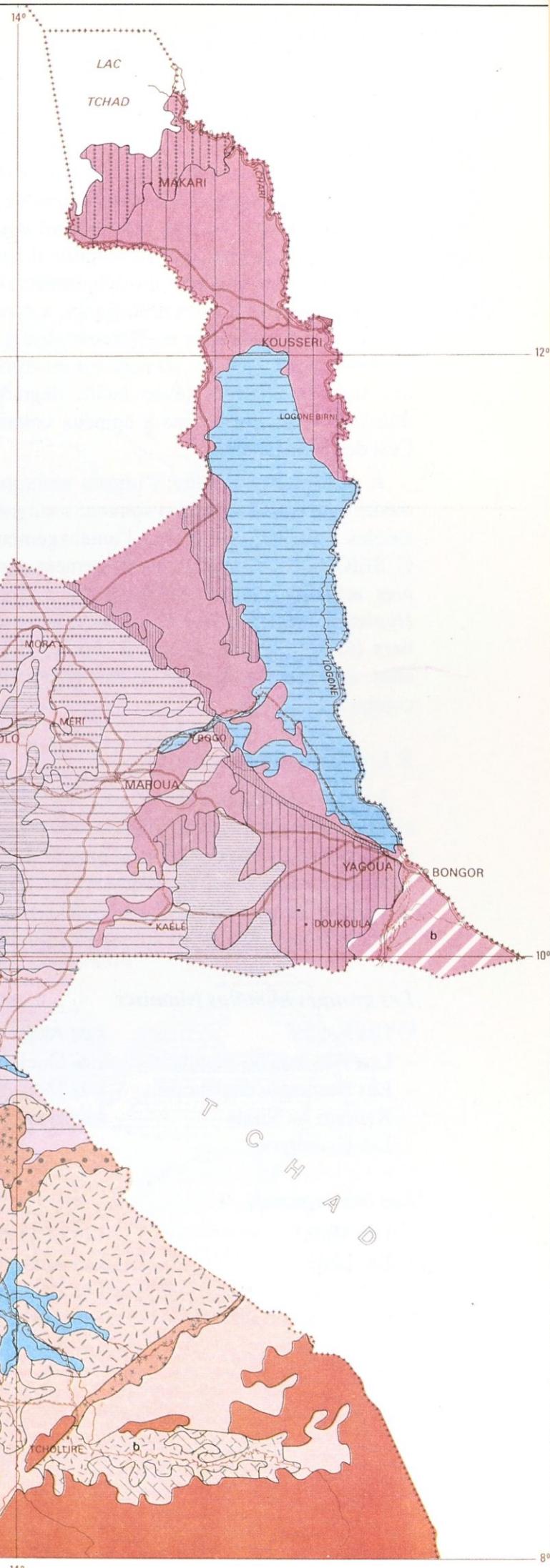
ECHELLE : 1/2 000 000

DOMAINE DES SAVANES ARBUSTIVES SAHÉLO-SOUDANIENNES A ÉPINEUX IN SITU

- [diagonal lines] Steppe arbustive sahélienne très claire à épineux.
- [vertical lines] Mosaïque de savane claire arbustive à épineux et de fourrés de mares à *Acacia nilotica*.
- [horizontal lines] Savane arbustive à épineux (*Acacia seyal*) des vertisols.
- [solid pink] Savane arbustive à arborée à *Anogeissus leiocarpus* et *Sclerocarya birrea*.
 - b. facies hydromorphe dégradé à *Acacia spp.* et *Piliostigma reticulata*.
- [diagonal lines] Savane arbustive claire à *Guiera senegalensis*.
- [vertical lines] Savane arbustive à arborée soudano-sahélienne à *Amblygonocarpus andongensis* et *Detarium microcarpum*.

DOMAINE DES SAVANES ARBUSTIVES SOUDANO-SAHÉLIENNES A ÉPINEUX COLONISATEURS

- [solid pink] Savane arbustive à arborée médio-sudanienne d'altitude à *Isoberlinia doka*, facies dégradé.
- [diagonal lines] Savane arbustive à *Anogeissus leiocarpus* dégradée, à épineux dominants.
- [horizontal lines] Savane arbustive à arborée à *Anogeissus leiocarpus* dégradée, à *Acacia albida* dominant.
- [vertical lines] Savane arbustive à arborée de piémont, souvent dégradée, à *Boswellia dalzielii*
- [solid pink] Savane arbustive des sols compacts ou érodés à épineux dominants.
- [diagonal lines] Savane arbustive à arborée à *Anogeissus leiocarpus*, *Sterculia setigera* et à épineux.



Si on note ainsi que le facteur sol (texture/épaisseur/régime hydrique) à l'échelle régionale est congruent à la distribution des associations d'espèces et que nous avons bien une zonation du sud vers le nord des domaines végétaux bien connus, en gros soudanien et sahélien, avec l'exception d'une végétation d'altitude dans les Mandara, la dégradation concomitante du déboisement en perturbant le régime hydrique et sélectionnant ainsi des plantes spécifiques, a conduit à une interpénétration des deux grands domaines, en particulier au Diamaré. Entre le domaine des savanes arbustives sahélo-soudanaises à épineux, au nord-est du cordon dunaire, et le domaine soudano-sahélien des savanes arborées (avec faciès dégradés au sud de la Bénoué), s'intercale un domaine soudano-sahélien à épineux colonisateurs couvrant l'ensemble des plaines à l'est des Mandara.

A plus grande échelle, l'impact anthropique est beaucoup plus différencié et perd même son aspect négatif si souvent souligné : la dégradation de certains sols en hardes stériles. En effet, outre l'aménagement des terroirs mis en évidence par C. SEIGNOBOS (1982a), aménagement que l'on peut historiquement rattacher aux ethnies actuelles, on repère des parcs à *Acacia albida*, *Borassus aethiopum* (rônier), *Hyphaene thebaïca* (doum) ou *Butyrospermum parkii* (karité), des reliques à micocouliers (*Celtis integrifolia*), néré (*Parkia biglobosa*) ou autres espèces "utiles" sur des sites anciens, attribuables à des occupations autres, sinon antérieures aux ethnies connues.

F. Les populations (carte 6)

Le nord du Cameroun est une mosaïque d'environ 42 ethnies différentes selon les classifications utilisées. Certaines sont regroupables sous d'autres critères (linguistiques par exemple), d'autres ne sont plus identifiables car totalement assimilées aux Peuls (zoumaya, niam-niam) ou disparues (maya, bogo). Nous adopterons pour la commodité le tableau de J. BOULET (in BOUTRAIS J., 1984 : 115), l'auteur soulignant par ailleurs les simplifications qu'entraîne sa classification.

Les groupes humains islamisés

- Les Foulbé
- Les Wandala ou Mandara
- Les Bornouan dits encore Kanouri ou Sirata
- Les Gamergou
- Les Arabes Choa ou Shuwa
- Les Guelebda
- Les Mousgoum
- Les Haoussa

Les montagnards

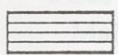
- Les Mafa
- Les Hidé
- Les Minéo
- Les Mabass ou Margui
- Les Ouldémé
- Les Mada
- Les Zoulgo-Guernjek
- Les Ourza



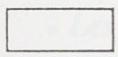
Montagnards :
 Mafa (Matakam),
 Mofou, Podokwo,
 Muktélé, Gemshék,....



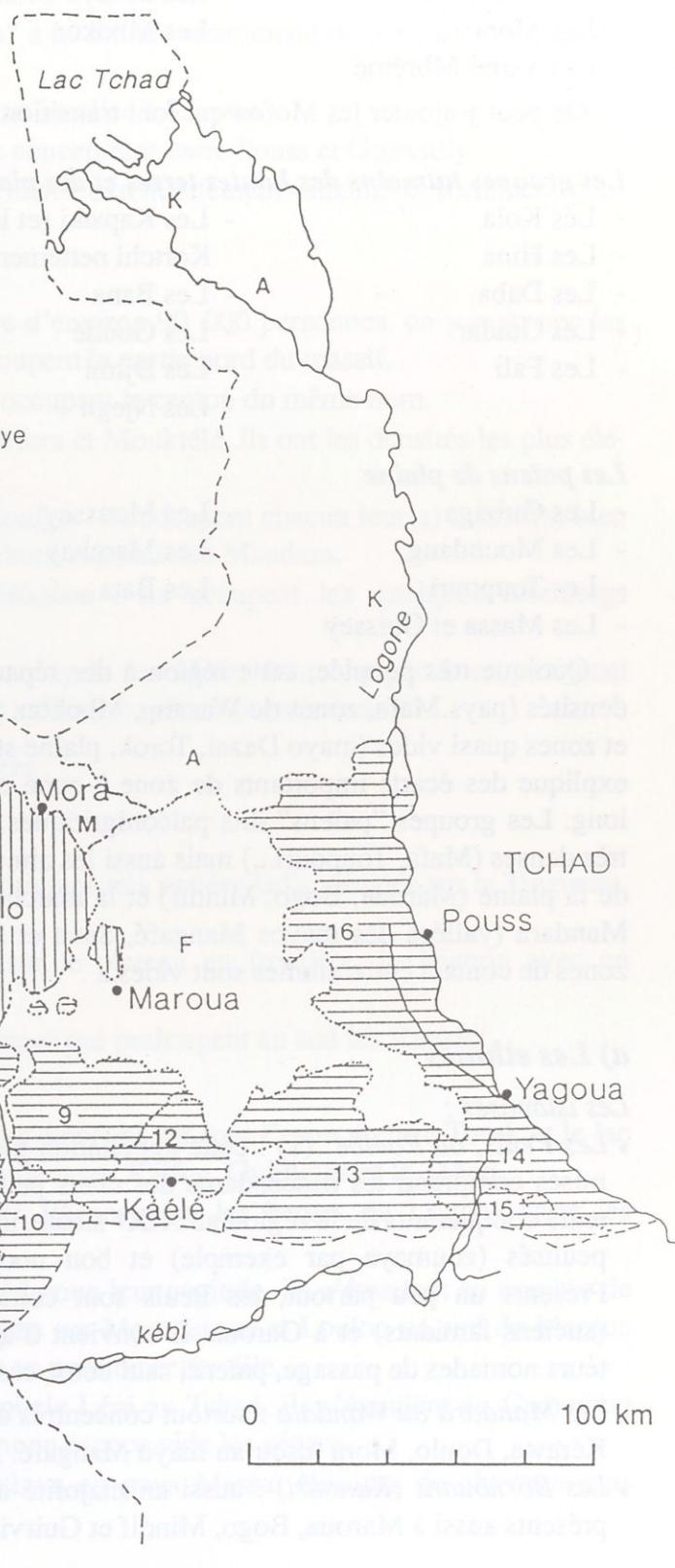
Ethnies des plateaux :
 1 Kapsiki 5 Goudé
 2 Mina 6 Njen
 3 Bana 7 Fali
 4 Djimi 8 Daba



Ethnies de plaine :
 9 Guiziga 13 Toupouri
 10 Guidar 14 Massa
 11 Mambaye 15 Guiseye Mousseye
 12 Moundan 16 Mousgoum



Islamisés :
 K Kotoko A Arabes Choa
 B Kanouri F Foulbé (Peuls)
 M Mandara



Carte 6 : Distribution des ethnies.

- Les Mouktélé
- Les Podokwo
- Les Mora
- Les Vamé-Mbrémé
- Les Mouyengué
- Les Mokyo-Molkoa
- Les Mbokou

On peut y ajouter les Mofou qui font transition avec les ethnies de plateaux.

Les groupes humains des hautes terres et des plateaux

- Les Kola
- Les Hina
- Les Daba
- Les Guidar
- Les Fali
- Les Kapsiki (et leur rameau Kortchi nettement montagnard)
- Les Bana
- Les Goudé
- Les Djimi
- Les Njegré

Les païens de plaine

- Les Guiziga
- Les Moundang
- Les Tououri
- Les Massa et Guissey
- Les Moussey
- Les Mambay
- Les Bata

Quoique très peuplée, cette région a des répartitions inégales entre terroirs à fortes densités (pays Mafa, zones de Wazang, Mbokou, pays Mada et Mora dans les Mandara) et zones quasi vides (mayo Dazal, Torok, plaine sud de Mindif). Un faisceau de facteurs explique des écarts importants de zone à zone et, en particulier, le facteur historique long. Les groupes "païens" dits paléonigritiques, considérés comme autochtones, sont très denses (Mafa, Tououri...) mais aussi les aires d'emprise des anciens lamidats peuls de la plaine (Maroua, Bogo, Mindif) et la marche méridionale de l'ancien royaume du Mandara (vallées des mayos Mangafé, Sava et Ranéo). On note très souvent que les zones de contact entre ethnies sont vides...

a) *Les ethnies*

Les islamisés :

- *Les Peuls, ou Foulbé* (1) : cette appellation globale que se donnent les 3/5 des islamisés comprend les descendants des clans peuls Yillaga, Feroobé et Wollarbé, pasteurs conquérants de la région au XIX^e siècle, un grand nombre de païens islamisés et peulisés (zoumaya par exemple) et bon nombre de païens de plaine islamisés. Présents un peu partout, les Peuls sont concentrés surtout au cœur du Diamaré (anciens lamidats) et à Garoua. Il convient d'ajouter à ces Peuls, les Mbororo, pasteurs nomades de passage, païens, sauf ceux, cas unique, sédentarisés à Figuil.
- *Les Mandara ou Wandala* : surtout concentrés dans les limites de l'ancien royaume à Kérawa, Doulo, Mora jusqu'au mayo Mangafé. Présents aussi à Maroua.
- *Les Bornouans (Kanouri)* : aussi en majorité dans les limites de l'ancien Mandara, présents aussi à Maroua, Bogo, Mindif et Guirvidig.

(1) De *pullo* (sg) / *fulBe* (pl.) : peul.

- *Les Gamergou* : petit groupe culturellement très proche des Mandara et vivant à Kérawa.
- *Les Choa ou Shuwa* : Arabes "noirs" à la limite méridionale de leur aire au nord du Diamaré.
- *Les Guelebda* : petit groupe cultivateur localisé à Kérawa.
- *Les Mousgoum* : fort islamisés, ils se concentrent entre Pouss et Guirvidig.
- *Les Haoussa* : petit groupe de marchands essentiellement citadins et fortement peulisés.

Les montagnards :

- *Les Mafa (ou Matakam)* : au nombre d'environ 90 000 personnes, on y regroupe les Mafa, Hidé, Mabass et Ndéré qui occupent la partie nord du massif.
- *Les Mouktélé* : voisins des Mafa, ils occupent le canton du même nom.
- *Les Podokwo* : sur les massifs entre Mora et Mouktélé, ils ont les densités les plus élevées et un paysage très aménagé.
- *Les Mora, Vamé, Ouldémé, Mada, Zoulgo* : ils occupent chacun leur(s) massif(s) bien séparé(s) par une zone vide, sur le rebord oriental des Mandara.
- *Les Ourza, Mouyengué, Mokyo, Mbokou* : ils occupent les quelques inselbergs proches de ce rebord oriental.
- *Les Mofou* : groupe le plus important après les Mafa, dont une partie est vraiment montagnarde, les autres occupant les vallées et piémonts entre massifs.

Les peuples des plateaux et hautes terres :

- *Les Kola, Hina, Daba*
- *Les Guidar* à l'est de Guider
- *Les Fali et Kangou* : nombreux et d'origines très variées jadis réfugiés sur le Tinguelin, le Peské Bori et le Kangou.
- *Les Kapsiki et Bana* : concentrés sur le plateau en frontière du Nigeria avec un rameau montagnard les Kortchi.
- *Les Djimi, Goudé, Njegrn* : petits groupes qui prolongent au sud les Kapsiki.

Les peuples des plaines :

- *Les Tououri* : à plus de 80 000, ils s'étendent sur tout l'espace entre Torok et le lac de Fianga en bloc homogène et débordent sur Kalfou, Guidiguis et le Tchad.
- *Les Massa* : au nombre de 75 000, ils occupent les berges du Logone entre les Mousgoum et les Tououri.
- *Les Guiziga* : anciens occupants de Maroua leur capitale, ils s'étendent au nombre de 50 000 environ d'une façon homogène sur Moutouroua et Loulou au sud de Maroua et se mêlent aux Mofou et aux Peuls au nord de cette ville.
- *Les Moundang* : à partir de leur capitale Léré au Tchad, ils s'étendent au Cameroun sur Kaélé jusqu'au pays Guiziga dont un espace vide les sépare.
- *Les Moussey* : petit groupe en enclave en pays Massa, éléveurs de chevaux sans bovins.

b) Les langues (carte 7)

La situation est ici aussi fragmentée qu'au point de vue ethnique. Dans notre région se rencontrent trois des grands "phylum" sur les quatre habituellement reconnus en Afrique par les linguistes : le phylum afro-asiatique, le phylum nilo-saharien, le phylum niger-kordofanien.

De ces trois grands groupes, deux familles dominent et sont de grande ancienneté :

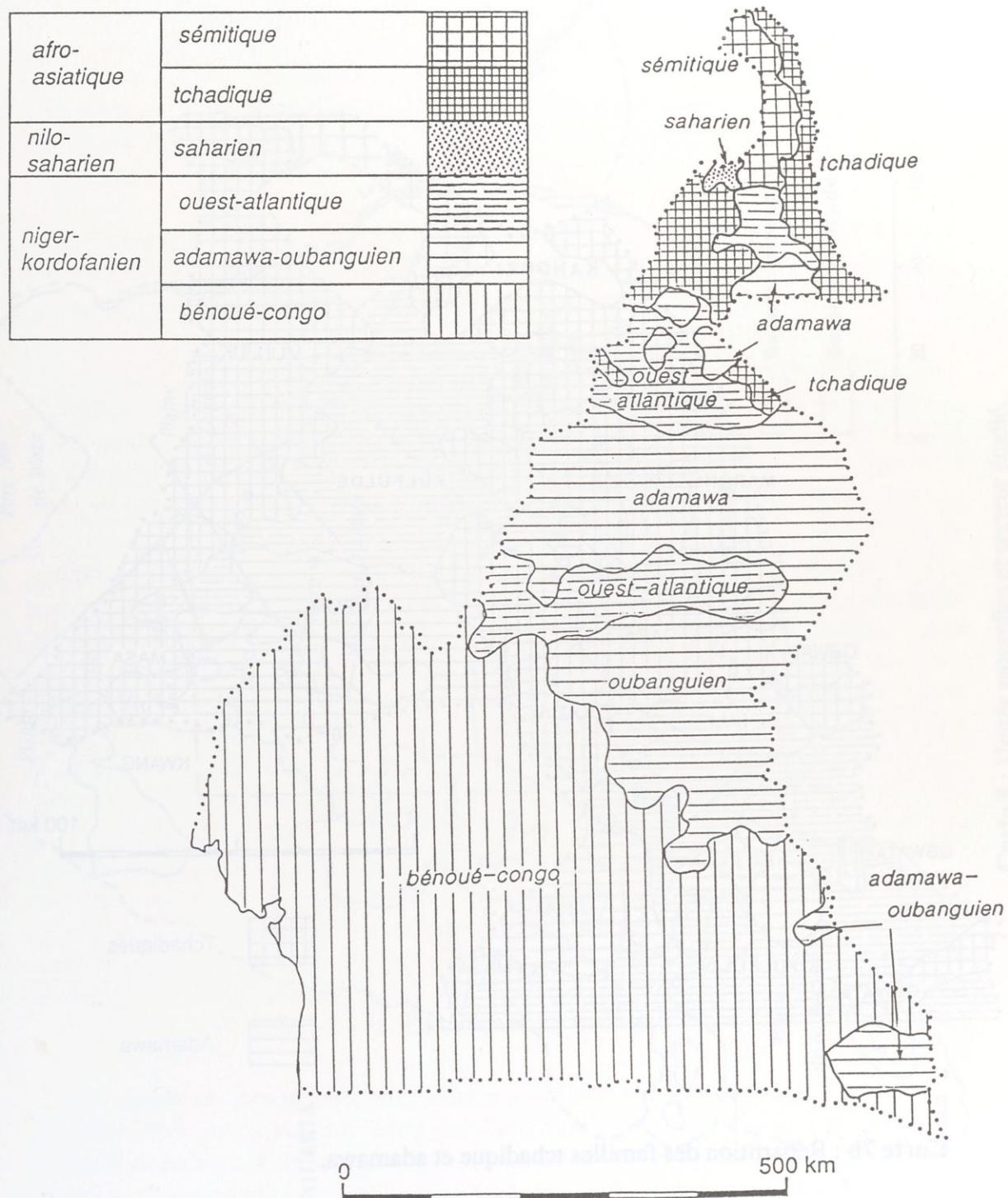
- la famille tchadique (afro-asiatique),
- la famille adamawa-oubanguien (niger-kordofan),

qui se rencontrent dans notre région en blocs assez homogènes : les "*tchadiques*" occupent le Diamaré nord et centre, les Mandara ; les "*adamawa*" occupent le Diamaré sud et le sud Bénoué. Ces deux familles sont totalement différentes.

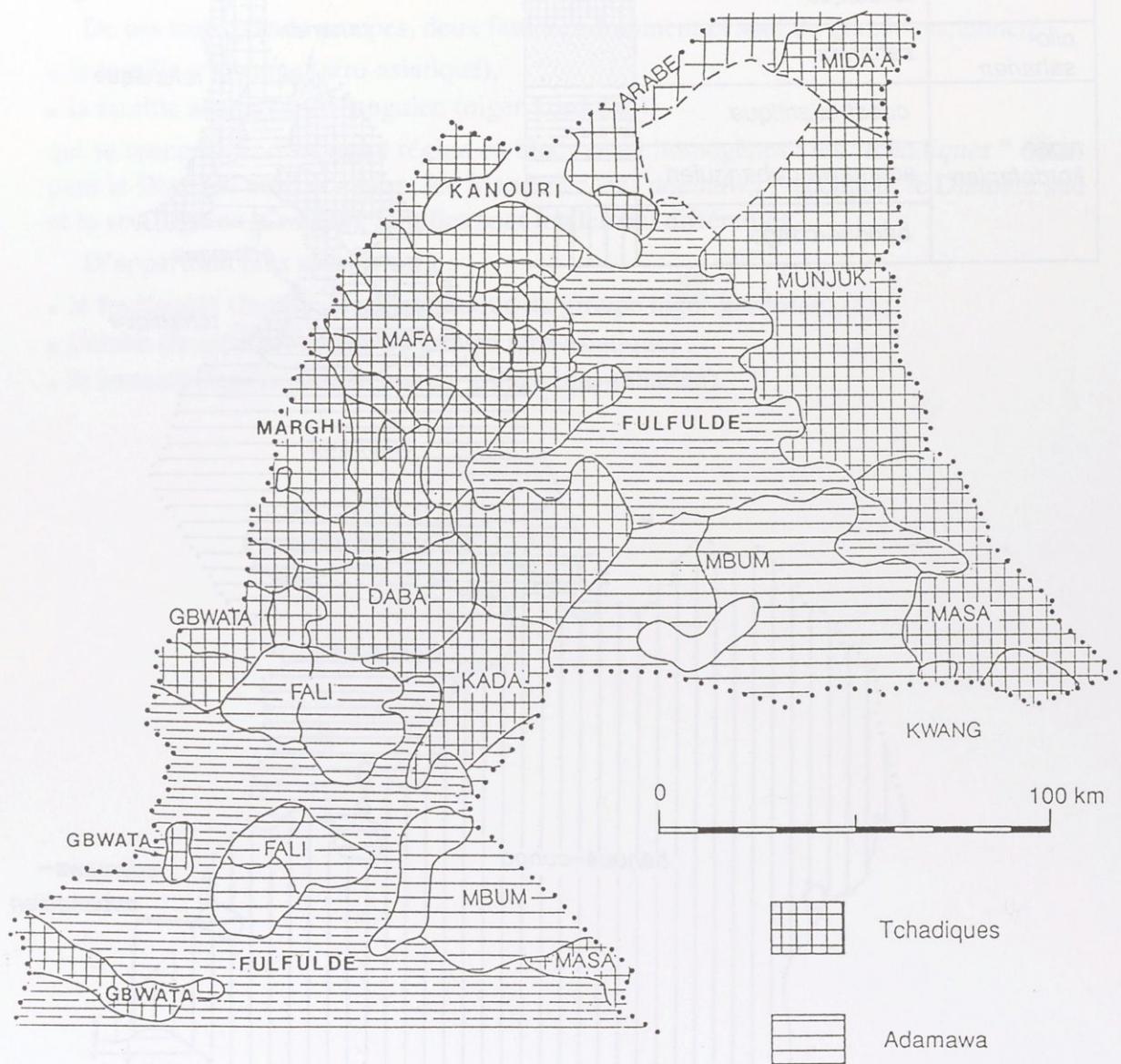
D'apparition plus récente sont :

- le foulfouldé (famille ouest-atlantique du groupe niger-kordofan) (1) ;
- l'arabe (famille sémitique du groupe afro-asiatique) ;
- le kanouri (famille saharienne du groupe nilo-saharien).

(1) Groupe oriental de la langue peule : *fulfulde funaangere*.



Carte 7a : Répartition des langues (extr. de BARRETEAU B., BRETON R., DIEU M., 1984).



Carte 7b : Répartition des familles tchadiques et adamawa.